





LE

MARÉCHAL FOCH

ŒUVRES DU MARÉCHAL F. FOCH

Des Principes de la Guerre. — Cinquième édition. Nouvelle préface de l'auteur, du 1er septembre 1918. Volume grand in-8 de xx-343 pages, avec 25 cartes et croquis, dont 11 hors texte. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

De la Conduite de la Guerre. La Manœuvre pour la Bataille. — Quatrième édition. Nouvelle préface de l'auteur, du 1er septembre 1918. Volume grand in-8 de xvii-495 pages, avec 13 cartes et croquis. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

OUVRAGES DU COMMANDANT A. GRASSET

Exercices de service en campagne pour officiers, par le général Litzmann, directeur de l'Académie de Guerre de Berlin. Traduit de l'allemand par A. Grasset. Volume in-8 de 160 pages, avec 3 croquis et une carte. 1903. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 4 fr.

La Doctrine allemande et les leçons de Moukden. — Volume in-8 de 138 pages. Couronné par l'Académie Française (Prix Thérouanne). 1909. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 2 fr. 50.

Malaga, province française. — Volume in-8 de 607 pages. 1909. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 10 fr.

La Guerre d'Espagne (1807-1814). — Tome I. *Octobre 1807 — avril 1808.* Publié sous la direction de la Section historique de l'État-major de l'armée. Volume in-8 de lxiii-487 pages, avec 4 planches, 7 états, 1 carte et 3 croquis hors texte. 1914. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

Vingt jours de guerre aux temps héroïques. *Carnet de route d'un commandant de compagnie (août 1914).* Volume in-12 de 281 pages, avec 1 carte et 1 croquis. 1919. (Berger-Levrault, éditeurs.) 3 fr. 50.

Préceptes et Jugements du maréchal Foch. Extrait de ses œuvres, précédé d'une *Étude sur la vie du Maréchal.* 1919. Volume in-12 de lxxiii-329 pages, avec 1 portrait et 4 cartes. 6 fr.



MARÉCHAL FOCH

COMMANDANT A. GRASSET

LE MARÉCHAL FOCH

Avec un portrait et 6 cartes



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG
1919

LE

MARÉCHAL FOCH

I. LA CARRIÈRE — LES PRINCIPES

Ferdinand Foch naquit le 2 octobre 1851 à Tarbes ; son père y était à cette époque secrétaire général de la préfecture. Il commença ses études au collège de cette ville, les continua à Rodez, puis à Polignan, chez les Jésuites, enfin au Collège de Jésuites Saint-Michel, à Saint-Étienne, où son père avait été appelé comme trésorier-payeur.

Il était studieux, appliqué, plus sérieux que ne le comportait son âge. Comme il aimait la géométrie et l'histoire, les Pères le destinèrent à l'École polytechnique. En 1869, ils l'envoyaient à Metz, dans leur célèbre établissement de Saint-Clément, où il faisait une première année de préparation couronnée par le prix de sagesse.

La guerre éclate... Le jeune candidat, désigné pour le succès, ferme ses livres et s'engage comme volontaire ; mais l'armistice survient avant qu'il ait

terminé son instruction dans les dépôts et sans qu'il ait rien pu faire d'utile pour la France, il est témoin du désastre. Sa vocation de soldat n'en est pas altérée ; il comprend seulement que pour vaincre, l'enthousiasme et la foi ne suffisent pas ; que la science est nécessaire. Sans perdre un jour, il se remet au travail.

A Metz, le collège Saint-Clément est occupé par des soldats allemands qui encombrent les cours et les couloirs. Nancy, où il passe l'examen, Nancy, l'antique capitale lorraine, est le siège du commandement de Manteuffel et la place Stanislas résonne, tous les soirs, du bruit des retraites militaires et des marches triomphales allemandes. Rentré chez lui après ses compositions, le front collé aux vitres, Ferdinand Foch écoute ; il n'oubliera pas.

Le 1er novembre 1871, il entre à l'École polytechnique où il revit les heures lamentablement tristes de la Commune ; en 1873, il est à Fontainebleau ; en 1875, lieutenant au 24e d'artillerie, à Tarbes. Passionné pour l'équitation, il entre à Saumur en 1877 ; est promu capitaine au 10e régiment d'artillerie à Rennes, en 1878, et entre à l'École de guerre en 1885. Il reste à l'état-major de la division de Montpellier jusqu'en 1891, date à laquelle il est promu chef d'escadron et appelé au 3e Bureau de l'État-major de l'armée. Après avoir commandé à Vincennes le groupe à cheval du 13e régiment d'artillerie, il est rappelé en 1894 à l'État-major de l'armée, et est enfin nommé, le 31 oc-

tobre 1895, professeur adjoint d'histoire militaire, de stratégie et de tactique appliquée à l'École de guerre. En 1896, il était promu lieutenant-colonel, et nommé professeur titulaire.

Les cours du colonel Foch produisirent une impression profonde sur tous les officiers qui eurent le privilège de les entendre. L'homme était séduisant : « Mince, élégant, l'air distingué, bien pris dans son dolman, il frappait tout de suite, a dit quelqu'un, par une expression pleine d'énergie, de calme, de droiture. Le front était haut, le nez fier et droit ; les yeux, d'un gris bleu, regardaient bien en face. Il parlait sans gestes, avec autorité et conviction, d'une voix grave, rude, un peu monotone, allongeant ses phrases pour serrer dans tous ses détours un raisonnement rigoureux, faisant toujours appel à la logique, recourant même volontiers aux expressions du langage mathématique ; parfois difficile à suivre tant son discours était riche en idées, mais retenant l'attention par la pénétration de ses vues, autant que par son accent de sincérité. »

Les enseignements qui ont assoupli le cerveau de plusieurs promotions d'officiers d'état-major, sont contenus dans deux livres : *De la Conduite de la Guerre* et *Des Principes de la Guerre* (1).

Les pensées maîtresses qui s'en dégagent, sim-

(1) Berger-Levrault, éditeurs. Nancy-Paris-Strasbourg.

ples et lumineuses, les voici, largement esquissées :

« La guerre est un art simple, a dit Napoléon, et tout d'exécution. » Art simple dans sa conception large, oui, affirme Foch, puisque les plus merveilleuses créations de la stratégie sont à la portée de tous et se discutent passionnément tous les jours autour des tables de billard. Art simple dans la conception mais complexe, infiniment, dans l'exécution ; car cette exécution nécessite à la fois une connaissance approfondie des moyens matériels et moraux mis en œuvre, et de l'organisme compliqué qu'est une armée ; elle nécessite aussi chez le chef une volonté, une fermeté, une énergie, une force d'âme qu'aucun cataclysme ne puisse abattre et qui sachent rayonner irrésistiblement sur les masses... Donc : art accessible seulement à une élite extrêmement restreinte.

Comment s'initier à cet art ?

Tout d'abord, l'homme de guerre doit se mettre à la hauteur de sa tâche ; il doit former son cerveau, apprendre à penser, et pour cela, acquérir de l'expérience.

Mais comment acquérir de l'expérience sans faire la guerre, sans la faire constamment ? Or, la guerre n'est qu'une crise ; elle ne dure pas... Deux moyens :

1° *L'étude de l'histoire,* la méditation des faits de guerre et des campagnes des grands capitaines... Napoléon s'est formé ainsi ;

2° *L'étude de cas concrets*, de problèmes répondant à des réalités et non point à des rêveries didactiques : Voici un terrain, voici une situation générale; voici une troupe dont l'outillage et la valeur matérielle et morale sont déterminés; voici une mission nette donnée à cette troupe; il s'agit de prendre une décision raisonnée... Et le rôle du professeur est celui-ci : faisant toujours appel au bon sens et à la réflexion, il habitue tous les cerveaux à traiter les questions dans un même esprit; il crée une *unité de doctrine* qui, au moment du besoin, quand il faudra laisser chaque exécutant agir suivant sa pleine initiative dans un sens donné, assurera la parfaite coordination des efforts de tous les cerveaux vers le but commun assigné par le commandement.

Maintenant, le cerveau de l'élève est formé; l'élève lui-même est devenu un chef; il se trouve en présence des redoutables problèmes qu'il n'a cessé d'envisager toute sa vie. Comment va-t-il les résoudre ?

En premier lieu, il y a un *plan* d'opérations, fonction directe de la situation géographique des belligérants, de leurs mœurs, de leur caractère, de leur puissance. Toujours, ce plan a pour but la victoire, et dans l'idée bien établie que la victoire ne s'obtient que par la bataille, par l'anéantissement de la force de l'ennemi, *c'est la bataille qu'il a constamment en vue :* une bataille immédiate, une

attaque brusquée, foudroyante si la situation générale s'y prête; une bataille retardée pour attendre de meilleures conditions si l'état des forces le veut ainsi.

Sachant où il va, le chef fait désormais table rase de tout schéma; il débarrasse son esprit de toute hypothèse, de tout souvenir qui pourrait obscurcir la vision nette de la réalité en face de laquelle il se trouve. *De quoi s'agit-il ?* Telle est la première question à laquelle il doit savoir répondre.

Or, cette question est terriblement complexe!... *L'inconnu,* voilà l'essence même de la guerre. Où est l'ennemi? Quelle est sa force? Quelles sont ses intentions? Il n'existe qu'un moyen de répondre — toujours assez imparfaitement il est vrai — à ce questionnaire, c'est de *s'éclairer.*

S'éclairer, puis agir d'après des renseignements précis et non d'après des idées préconçues ou des hypothèses qui se réalisent rarement, pour si logiques qu'elles soient, voilà ce qu'il faut faire. Et on peut bien croire que cette manière d'agir, qui paraît naturelle au point de sembler enfantine, n'est déjà pas si facile à réaliser, puisque de Moltke n'a jamais su le faire!

Il ne suffit pas, en effet, de recueillir des renseignements précis, ce qui est déjà une rude tâche, il faut encore que ces renseignements parviennent au chef en temps utile pour qu'il puisse, quand il les a, agir encore librement, c'est-à-dire accep-

ter ou provoquer un combat qui se présente dans de bonnes conditions, en refuser un qui se présente dans de mauvaises.

L'instrument de cette *liberté d'action*, que Napoléon connaissait bien et que de Moltke n'a jamais su rééditer, c'est l'*avant-garde générale*. Avec les masses considérables qu'il faut mouvoir aujourd'hui pour les faire collaborer en temps utile à la bataille, cette avant-garde doit être assez puissante pour fixer l'ennemi enveloppé dans le réseau de cavalerie, pour l'obliger à un déploiement prématuré qui dévoilera ses forces s'il n'y prend garde, le désorganisera et le livrera dans des conditions défavorables à la manœuvre du gros de l'armée.

Et pour que les événements se déroulent suivant la volonté du chef, que celui-ci fasse donc nettement connaître ses intentions à ses subordonnés! *Commander n'a jamais voulu dire : être mystérieux*... Orienté, chacun collaborera dans sa sphère à l'œuvre commune : le succès de la manœuvre en cours, dont une part de responsabilité lui incombe, puisqu'il sait!... Car le chef ne peut vraiment pas penser pour tout le monde; s'immiscer dans tous les détails, conduire par la main tous les exécutants. Des armées ne se manient pas comme des pions sur un échiquier...

Nous avons donc une *doctrine;* tous les cerveaux sont assouplis et ont une manière identique d'envisager les questions. Les données du problème

étant connues, chacun résoudra le problème à sa manière, et ces mille manières, nous en sommes bien sûrs, feront harmonieusement converger les efforts de tous vers le but commun.

La bataille est engagée... Un chef digne de ce nom évitera absolument la *bataille de lignes,* la *bataille parallèle* où, au mépris de l'art, deux armées se placent l'une en face de l'autre sur deux lignes démesurément longues. Dans cette bataille de lignes, en effet, le résultat dépend fatalement de la seule valeur des soldats ; il est à la merci d'un incident, d'une panique, et le commandement privé de tout moyen d'action, qui a abdiqué ses prérogatives par ignorance ou par paresse, ne peut rien faire pour forcer le destin.

La vraie bataille, c'est la *bataille-manœuvre,* où, grâce aux disponibilités que le chef a su se réserver ou se constituer en temps utile, grâce aussi à une application judicieuse du principe fécond de l'*économie des forces,* c'est lui, et lui seul, qui préside aux diverses phases du combat et qui demeure en définitive le maître de sa décision. Où il veut, quand il veut, il déclenche l'*attaque décisive* qui est l'expression de sa volonté et qui, seule, donne la *victoire.*

Acte suprême, la bataille doit être menée à fond, sans arrière-pensée. Tout le monde doit y participer de toutes ses forces, avec tous ses moyens. Pas de *réserves stratégiques ;* pas de ces corps importants laissés en arrière dans une profonde

inaction et demeurant inutiles, quand le sort du pays se décide !

Surtout, dans ce drame grandiose, qui exige de chacun, outre le don complet de soi-même, le maximum d'efforts et d'endurance, il faut bien savoir qu'un moment de crise surgira à peu près fatalement, où les nerfs seront tendus à l'extrême, où la limite des forces paraîtra dépassée et où, au milieu de l'effroyable danger, les obstacles à surmonter sembleront insurmontables... Alors, il faudra être bien pénétré de l'idée que toujours *l'esprit domine la matière* et qu'en dépit des apparences les plus écrasantes, des formidables effets des plus puissants engins de destruction modernes, c'est toujours le facteur moral qui, en définitive, triomphe du facteur matériel ; toujours il est tout.

« *Victoire égale volonté... Une bataille gagnée c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu...*

« *La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence...* »

Mais cette inébranlable volonté de vaincre, tout l'enthousiasme et toute la foi du chef seraient stériles s'il ne savait les faire passer intégralement dans l'âme de tous ses soldats, « *car l'armée est au chef ce qu'est l'épée aux soldats ; elle ne vaut que par l'impulsion qu'il lui imprime... N'est-ce pas dans l'influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui qu'il faut aller*

chercher l'expression de ces mouvements inconscients de la masse humaine, dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné... »

Et que l'on ne s'y trompe pas : « *Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles... un général battu est un chef disqualifié.* » Ce n'est pas le maréchal Foch, vainqueur de la Marne, de l'Yser, de la Bataille de France qui parle ainsi en 1918 ; c'est le lieutenant-colonel Foch qui signe en 1898 cette redoutable créance !...

S'éclairer, savoir penser, savoir vouloir, vraiment, voilà tout l'art de la guerre !... En existe-t-il un d'une conception plus simple et d'une exécution plus effroyablement difficile ?

Et pour se faire de cette difficulté de « savoir vouloir » une idée à peu près exacte, il convient de ne pas oublier que la vie de plusieurs milliers d'hommes et l'avenir de tout un pays sont liés au résultat d'une bataille. On peut alors soupçonner la force d'âme qu'il faut à un homme de cœur, à un ardent patriote, pour oser en livrer une !... Voilà pourquoi les grands hommes de guerre de l'histoire s'appellent Alexandre, Annibal, César, Napoléon ; pourquoi vingt siècles en ont à peine vu naître une demi-douzaine !...

L'homme de grand cœur, de grande foi et de devoir qu'est Foch a pris soin d'indiquer à ses élèves le moyen de centupler les forces de l'âme et de les

rendre capables d'aller au-devant de l'épreuve suprême : Il dit : « *A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des questions de savoir ou à l'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux mis en œuvre au jour le jour, on ne trouve encore pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné qu'une seule ressource, — mais celle-là est sûre, elle est féconde, — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : le devoir, la discipline; culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heureux, exige le savoir, le raisonnement.* »

Il possède, lui, une autre ressource, mais il ne l'indiquera qu'une fois, et légèrement, parce qu'il sait bien, malgré ce qu'il en dit, qu'elle n'est pas à la portée de quiconque veut l'acquérir : « *Ceux-là sont heureux, dit-il un jour, qui sont nés croyants, mais ils sont rares...* » et il cherche à insinuer à son auditoire que la foi s'acquiert par la volonté, comme les muscles, comme l'instruction.

En 1900, le général Bonnal succède au général Langlois comme commandant de l'École de guerre. Absolument étranger à toute politique, absorbé tout entier par ses grands devoirs de soldat, nous avons dit que le colonel Foch était un croyant. Ses sentiments à ce sujet étaient trop profonds, son cœur trop haut placé pour qu'il pût, pour un motif

quelconque, envisager un instant la possibilité d'imposer une contrainte, même minime, à ses habitudes de pratique religieuse.

L'époque était troublée ; un des frères du colonel était Jésuite. On prit peur. On ne crut pas pouvoir permettre qu'un catholique aussi ardent eût mission de former des officiers d'état-major et en 1901 le colonel Foch était envoyé dans un régiment. Il sourit, partit et, gaîment, reprit sa vie de quartier.

Si cette éclipse nuisit à sa carrière, elle n'interrompit pas ses travaux ; peut-être même les loisirs imposés là furent-ils favorables à l'éclosion et au mûrissement d'idées qui devaient être fécondes.

En 1903, il est nommé colonel et appelé au commandement du 35e régiment d'artillerie, à Vannes.

En 1905, il est chef d'état-major du 5e corps d'armée à Orléans. En 1907, il est promu général de brigade et appelé à l'État-major de l'armée. Le général Bonnal a quitté le commandement de l'École de guerre et il s'agit de le remplacer.

M. Clemenceau vient de prendre la présidence du Conseil. Il mande le général Foch et le dialogue suivant s'engage :

— Je vous offre le commandement de l'École de guerre.

— Je vous remercie, Monsieur le Président, mais vous n'ignorez sans doute pas que l'un de mes frères est Jésuite...

— Je le sais, mais je m'en f... Vous nous ferez de bons officiers, le reste ne compte pour rien.

Le lendemain, le général Foch prenait la direction de l'École de guerre.

Son premier soin fut de s'entourer d'esprits clairs, ouverts, ardents, cultivés et novateurs : les Colin, les Mordacq, les Raguenau.

Le but à atteindre, très net, était le suivant : la moitié seulement de l'instruction de l'armée avait été envisagée jusque-là, celle qui concernait les troupes, l'*instruction tactique*. L'autre moitié, l'*instruction stratégique,* celle des états-majors et des chefs, visant la conduite des masses, n'avait même pas été ébauchée. Il fallait combler cette grave lacune.

L'opposition fut vive : les principes de la stratégie sont si simples et en même temps si peu nombreux ! Une demi-heure suffit pour les connaître... Pourquoi aller perdre un temps précieux à disserter à perte de vue sur des questions dont la seule et immense difficulté est l'application pratique ?

A vrai dire, on ne savait comment poser le formidable problème ; on repoussait jusqu'aux enseignements de la guerre de Mandchourie, considérée comme une « guerre coloniale », aussi éloignée que possible des conditions d'une « guerre européenne ».

Foch, lui, laissant dire les rieurs, inaugura hardiment le cours de stratégie, qu'il confia au commandant Mordacq et que furent admis à suivre

les quinze meilleurs élèves de la promotion sortante. Ceux-ci, à titre d'essai, étaient maintenus à l'École une troisième année, pour étudier les opérations d'une armée et d'un groupe d'armées. Tout de suite, les sceptiques décorèrent cette élite du titre d' « Élèves maréchaux » et, dans la réforme ébauchée, on dénonça une simple question de personnes. Appliquée à toute la promotion, elle eût peut-être été acceptée ; réduite, elle fit décidément condamner le système.

On objecta que les trop rares élus, désignés d'après les chances d'un classement *pour rester une troisième année à Paris,* allaient se trouver, dès le début de leur carrière, marqués d'une étoile et destinés au « Maréchalat » parce qu'ils étaient plus brillants conférenciers ou que leur esprit était plus précoce que ceux d'autres camarades dont le fonds était peut-être plus sérieux... Il y eut des jalousies, de l'aigreur, des interventions parlementaires... Bref, la réforme échoua qui, appliquée plus largement, eût produit des résultats incalculables en permettant à nos états-majors d'acquérir une doctrine stratégique, à nos grands chefs de s'initier à la *guerre de masses.*

Et qui sait l'influence qu'eût exercée une semblable culture sur les premiers grands chocs de 1914 et sur les destinées de la France ?

Promu divisionnaire en 1911, le général Foch recevait le commandement de la 13e division à Chaumont, puis, dès 1912, celui du 8e corps d'armée,

qu'il quittait le 23 août 1913 pour prendre le commandement du 20e corps à Nancy.

II. LE GÉNÉRAL

a) **Le 20e corps d'armée. Morhange.** — C'est donc à l'avant-garde, en couverture le long de la frontière, que la guerre trouve le général Foch.

Le 20e corps d'armée fait partie de la 2e armée, commandée par le général de Castelnau. Dès le *7 août,* cette armée est tout entière en ligne, prête à l'action, couvrant Nancy, Lunéville et Épinal, face à Metz et à Château-Salins.

Le *14 août,* elle prend l'offensive. Le 20e corps, qu'encadrent à gauche le 9e corps et à droite le 15e, a pour premier objectif les hauteurs qui bordent la frontière ; les Allemands y sont solidement installés. Au prix de pertes sévères, on vient à bout de la résistance de l'ennemi, qui se retire, évacuant *Vic, Moyenvic* et *Château-Salins*. Il va occuper, à une quinzaine de kilomètres plus au nord, une nouvelle position jalonnée par *Delme, Morhange et Sarrebourg,* formidablement organisée en grand secret depuis longtemps et abondamment pourvue de mitrailleuses et d'artillerie lourde.

L'artillerie lourde ! Cette artillerie, dont le général Foch avait prévu les terribles effets dans la bataille, est ici comme en Belgique, comme dans le Luxembourg, comme en Alsace, le puissant et

sournois auxiliaire de l'infanterie allemande, l'adversaire trop lointain dont nos héroïques soldats reçoivent les coups sans pouvoir y répondre, sans même savoir d'où ils viennent. Aucune habileté, aucun héroïsme humain n'ont de prise contre de semblables moyens.

Le *20 août,* avec son intrépidité ordinaire, le 20e corps a abordé les hauteurs de *Marthil,* de *Baronville* et de *Conthil.* Il s'agit pour lui de mettre la main sur *Morhange* et d'enlever *Bénestroff,* nœud de voies ferrées d'une importance capitale. Il y a là l'armée du prince de Bavière, des troupes d'élite, en nombre au moins égal aux Français, avec un outillage incomparablement plus puissant.

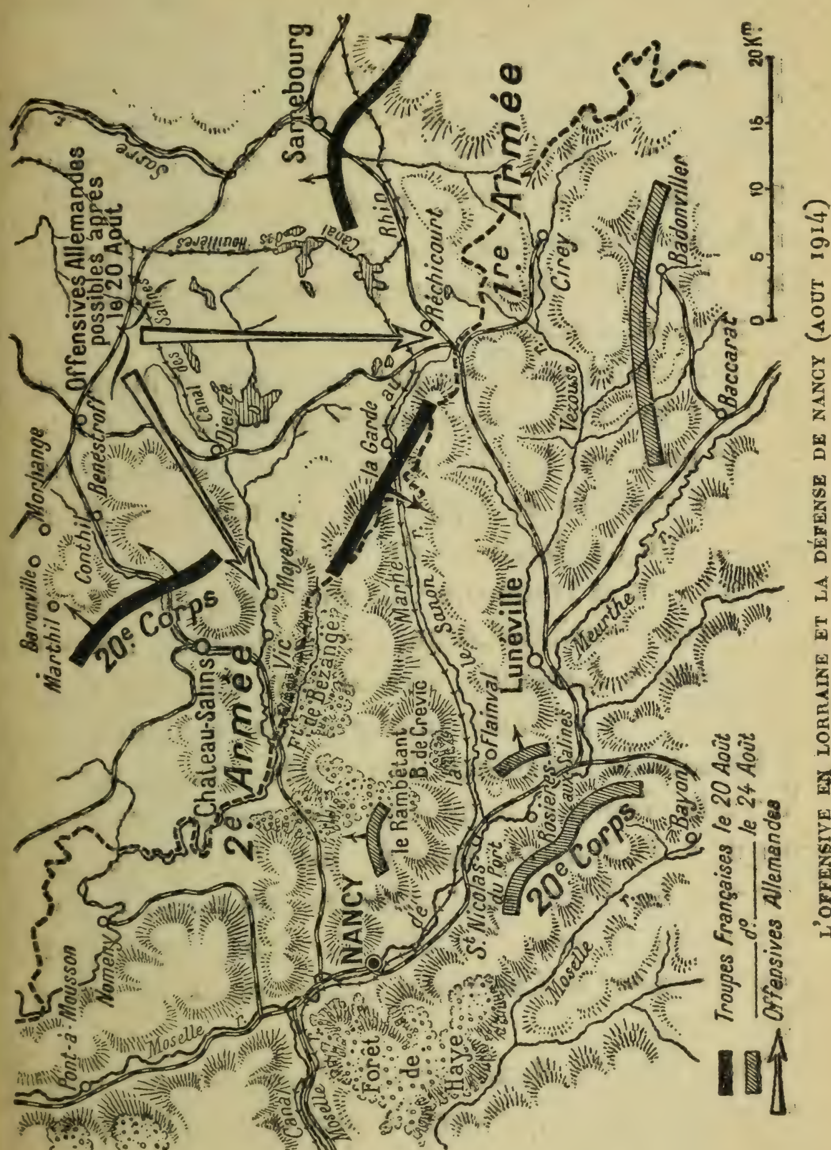
Les pertes sont effroyables, d'autant plus effroyables que l'intrépidité est plus grande.

Or, à gauche, le 9e corps, menacé sur son flanc par des forces sorties de Metz, a dû s'arrêter, tandis qu'à droite, dans la région des Étangs, le 15e corps a dû reculer, découvrant le flanc droit du 20e exposé maintenant aux coups de la VIIe armée allemande.

S'obstiner serait folie ; il faut renoncer à la victoire entrevue, que tout le monde croyait certaine, et on se retire sur la Meurthe où l'on arrive le *22 août.*

La situation est critique. La droite de la 2e armée paraît hors de cause pour quelque temps, et l'ennemi peut, profitant de cette circonstance, soit foncer droit sur la trouée de Charmes, dans le vide

qui se crée entre les armées Dubail et de Castelnau,



L'OFFENSIVE EN LORRAINE ET LA DÉFENSE DE NANCY (AOUT 1914)

soit porter ses forces contre Nancy et consommer

l'écrasement de la 2e armée : deux éventualités qui auraient des conséquences également redoutables.

Le 20e corps est épuisé, décimé, mais il est digne de son chef, dont la flamme et la foi l'animent. C'est avec lui seul que le général Foch va couvrir à la fois Nancy et la trouée de Charmes. Il l'installe pour cela dans une forte position centrale, au sud de *Saint-Nicolas-de-Port,* où il se trouvera dans le flanc des deux directions de marche possible des colonnes allemandes.

Il est éclairé vers l'est par une forte avant-garde de la 11e division, placée dans la région de *Flainval;* vers le nord par les chasseurs qui, en attendant des renforts mandés en toute hâte, tiennent le *Rambêtant,* l'un des bastions de Nancy.

C'est vers la trouée de Charmes que l'invasion se rue. Ivres d'enthousiasme, les Allemands passent en trombe à *Lunéville,* livrant leur flanc droit au 20e corps. Le *24 août,* tandis qu'ils se heurtent à l'inébranlable résistance de l'armée Dubail, accrochée à la Meurthe, le général Foch reçoit l'ordre de passer à l'offensive, face à l'est. Ce jour-là, les hauteurs du *Sanon* sont enlevées : au nord, le bois de *Crévic;* au sud, *Flainval.* Le lendemain, c'est toute l'armée de Castelnau qui se porte en avant « à fond ».

Pris ainsi de flanc, pressé durement de front depuis déjà deux jours par l'armée Dubail, l'ennemi, malgré son écrasante supériorité numérique, hésite ; il s'arrête... L'invasion est enrayée de ce côté ;

Nancy reste inviolée ; les Allemands ne franchiront pas la Meurthe.

b) **La 9e armée. La Marne.** — Mais de graves événements se sont déroulés ailleurs et le haut commandement a besoin du général Foch sur un autre théâtre.

En Belgique, nos armées n'ont pu, les *21 et 22 août,* sous l'avalanche des gros obus de l'artillerie lourde, forcer les solides retranchements de l'ennemi. Abandonnant largement du terrain pour gagner par l'espace le temps nécessaire à la réunion de moyens suffisants, le général Joffre les ramène maintenant vers le sud, rabattant sa gauche sur Paris, avec Verdun comme pivot.

Dès le *25 août,* en prévision d'une bataille nouvelle, il se met en devoir de réunir dans la région d'Amiens une masse de manœuvre : la 6e armée, qu'il confie au général Maunoury et que les événements vont amener sous Paris. Puis le *29 août,* voyant que la continuation de la retraite va créer au centre de sa ligne, entre les armées Franchet d'Esperey et de Langle de Cary, un point de moindre résistance que l'ennemi pourrait forcer, il décide de constituer dans cette région une nouvelle armée, la 9e, dont le chef sera le général Foch, appelé d'urgence à Châlons.

Le jour même, Foch était au Grand Quartier général, ayant abandonné son 20e corps en pleine victoire.

Son armée n'existe pas : il faut la former. Elle comprendra : 11e corps (général Eydoux), les 52e et 60e divisions de réserve, la 9e division de cavalerie, toutes unités enlevées à l'armée de Langle de Cary et battant en retraite depuis la Belgique ; la 42e division (général Grossetti), enlevée au 6e corps de l'armée Sarrail et venant des Ardennes ; le 9e corps (général Dubois), enlevé à l'armée de Castelnau.

Rallier ces éléments en pleine retraite, leur donner des vivres, des munitions, du matériel, en faire un tout homogène capable de bondir de nouveau en avant, telle est la mission qui incombe avant tout au général. Et, en même temps, car les heures sont courtes et un ennemi ardent suit de près nos colonnes, il doit se bien pénétrer lui-même de la situation générale qu'il s'agit de redresser.

Une instruction du général Joffre, du *1er septembre*, prévoit l'arrêt des armées sur la ligne Pont-sur-Yonne—Nogent-sur-Seine—Méry—Arcis-sur-Aube. Un rectificatif du *2 septembre* prévoit même l'abandon de Bar-le-Duc et le repli de la droite jusqu'à Joinville. Paris est laissé à la garde de la 6e armée et de six divisions territoriales.

Et voici le grand État-major allemand à la devine. Va-t-il essayer d'enlever Paris ? Va-t-il au contraire négliger la capitale, le cœur de la France, pour consacrer toutes ses forces à la destruction de l'armée française ?

Paris est un grand camp retranché. S'il l'attaque,

l'ennemi devra employer à sa conquête des forces considérables qui lui feront défaut sur le champ de bataille; et s'il le néglige pour continuer à poursuivre l'armée française, il devra bien, à un moment donné, en s'enfonçant vers le sud, prêter le flanc à l'armée Maunoury.

C'est cette dernière éventualité qui va se produire. Le *4 septembre,* l'armée allemande entre dans le piège. Se couvrant de Paris par un simple corps d'armée, l'armée von Kluck glisse vers le sud-est pour chercher à déborder la gauche de l'armée Franchet d'Esperey. En même temps les armées Bulow et Hausen, une masse de près de 300.000 hommes, vont se ruer sur Épernay et Châlons, en direction de Sézanne, pour rompre le front français entre les armées Franchet d'Esperey et de Langle de Cary. Le haut commandement allemand sait ne devoir trouver de ce côté que des éléments sans consistance...

Le *5 septembre,* à midi, l'armée Maunoury, poussée en avant par la fougueuse ardeur de Gallieni, fonce dans le flanc de von Kluck et engage dix-huit heures trop tôt la bataille prévue par le généralissime seulement pour le *6* au matin.

L'ordre est envoyé partout d'arrêter la retraite, de faire tête, de prendre l'offensive. Un magnifique ordre du jour du général Joffre, destiné à enflammer les courages, ne pourra être lu, presque partout, qu'après la victoire. Le général Foch a transporté son quartier général à *Pleurs,* point d'où

il peut facilement rayonner vers Sézanne et Fère-Champenoise. Il a trois grandes artères à interdire à l'ennemi sur un front de 35 kilomètres : les routes d'Épernay à Sézanne et à Fère-Champenoise, celle de Châlons à Arcis-sur-Aube. En outre, il doit tenir les plateaux au nord de Sézanne, point d'appui de la droite de l'armée Franchet d'Esperey, et protéger cette armée contre un mouvement débordant, en empêchant à tout prix l'ennemi de déboucher au sud des marais de Saint-Gond.

La 42e division va tenir les hauteurs de Sézanne : mission de confiance donnée à un corps d'élite. La division marocaine et le 9e corps garderont les débouchés des marais de *Saint-Gond :* tâche qui sera rude aussi car les marais sont à peu près à sec et la Garde prussienne va les attaquer. Le 11e corps arrêtera en plaine les masses allemandes se portant de Châlons sur Troyes. La 9e division de cavalerie couvrira le flanc droit de l'armée au camp de Mailly.

Ces unités ne mettent pas en ligne, toutes ensemble, plus de 70.000 combattants. Deux hommes par mètre courant, c'est peu pour arrêter en rase campagne l'effort de 300.000 hommes qui se croient vainqueurs. Napoléon voulait cinq hommes par mètre courant pour livrer une bataille, et les Allemands vont en avoir dix ici.

Le général n'a pu conserver à sa disposition que les 52e et 60e divisions de réserve pour tâcher de transformer la lutte qui se prépare en une *bataille-*

manœuvre telle qu'il la conçoit. Bien faible moyen pour une aussi lourde tâche !

BATAILLE DE LA MARNE (9e ARMÉE)

Le *6 septembre,* Foch a l'ordre d'appuyer sur sa gauche l'offensive de Franchet d'Esperey et, sur tout le reste de son front, de tenir l'ennemi, pour

donner aux armées voisines le temps de passer à l'attaque. Donc à gauche, la 42e division, conduite par le brave Grossetti, attaque le Xe corps allemand, s'accroche à Soizy et à Villeneuve pris et repris deux fois. Elle tient finalement en respect un ennemi très supérieur en nombre, et la nuit seule arrête la tuerie sur ce plateau ensanglanté qu'illumine l'incendie.

Mais, à l'extrême droite, il a fallu envoyer la 60e division de réserve au secours du 11e corps qui, débordé par deux corps allemands, reculait. Ainsi découvert à sa droite, le 9e corps qui cherchait à se maintenir devant la Garde, au nord des marais de *Saint-Gond,* doit se replier, lui aussi, et il faut l'appuyer par la 52e division de réserve pour être certain de conserver les débouchés au sud des marais.

Maintenant, toutes les forces de la 9e armée sont engagées dans un dur combat, et le général Foch n'a déjà plus sous la main aucune troupe disponible...

Pourtant, le *7 septembre,* les instructions générales restent les mêmes que la veille : offensive à gauche, en liaison avec la 5e armée ; défensive acharnée partout ailleurs, en attendant de pouvoir passer à l'offensive.

Sous les rafales de l'artillerie lourde, la 42e division, la 52e division de réserve et la division marocaine, loin de pouvoir progresser, ne réussissent à conserver leurs positions que grâce à des prodiges d'héroïsme. Sans répit, malgré les pertes

les plus effroyables, les masses allemandes se ruent à l'assaut en vagues massives.

Cette fureur n'émeut pas le général Foch. Avec son clair bon sens auquel l'immensité du drame semble donner encore plus d'acuité, il juge ainsi la situation : « Puisqu'ils veulent enfoncer avec cette fureur, c'est évidemment que leurs affaires marchent mal ailleurs... »

Il prononçait ces paroles exactement à l'heure où le IVe corps allemand, retiré du feu, quittait la région de Rebais et se portait en arrière pour arrêter sur l'Ourcq le mouvement débordant de Maunoury; où l'armée anglaise, dégagée par cette retraite, passait à l'offensive dans la région de Coulommiers; au moment précis du premier reflux de l'invasion.

Donc, le *8 septembre,* le haut commandement allemand a compris que la victoire par le mouvement débordant lui échappait. Il est tenace, il va encore essayer de la fixer en arrêtant Maunoury à droite par l'envoi de puissants renforts et en enfonçant Foch, par Bulow et Hausen. Ce sera la rupture stratégique au lieu du mouvement enveloppant : la victoire n'en sera pas moins décisive.

Toute cette journée du *8,* la lutte se maintiendra extrêmement violente. A gauche, Franchet d'Esperey dégage puissamment la 42e division en poussant en avant son 10e corps. Mais à droite, le 11e corps, accablé par des forces doubles des siennes, écrasé par l'artillerie lourde, plie. Il subit

des pertes élevées. Il perd *Fère-Champenoise*. Décimée, la 60e division de réserve se retire sur *Mailly*.

Au centre, le 9e corps, encore pris à revers, recule. La Garde prussienne s'approche de *Mondement*, et, si *Mondement* est enlevé, la 9e armée est coupée en deux. Or, il va être midi, et l'ennemi dispose encore de longues heures pour exploiter sa victoire qui paraît certaine.

Sa victoire!... Mais le colonel Foch n'a-t-il pas enseigné dans ses cours qu'une bataille ne se perd que si l'on est persuadé moralement de l'avoir perdue? Or, si le général replie son quartier général sur *Plancy*, parce que les obus allemands commencent à gêner le fonctionnement des services, il est si peu persuadé de la victoire de l'ennemi qu'il envoie au généralissime le rapport laconique suivant :

« Pressé fortement sur ma droite; mon centre cède; impossible de me mouvoir; situation excellente ; j'attaque. »

Boutade? Non, certes! Tandis que le téléphone à l'oreille, il écoute, en mâchonnant un cigare, les rapports alarmistes qui lui arrivent de tous côtés, il suit par la pensée les progrès de l'offensive de Maunoury sur l'Ourcq, ceux de French et de Franchet d'Esperey sur le Petit Morin. Il faut tenir, tenir à tout prix, puisque « *la victoire va à ceux qui la méritent par la plus grande somme de volonté...* ». Et comme plus on est faible, plus on doit attaquer,

à ces troupes qui refluent « hallucinées de fatigue » il donne l'ordre de se porter en avant. Appuyée par l'armée d'Esperey, la 42e division gagne du terrain; partout ailleurs, on n'avance pas, mais l'ennemi étonné, épuisé, s'arrête, et les positions essentielles sont conservées jusqu'à la nuit.

Le soir, en prévision de la journée du lendemain qui sera peut-être encore plus dure, le général demande du renfort à la 5e armée. Le général Franchet d'Esperey s'empresse de mettre à sa disposition tout le 10e corps et la 51e division de réserve.

La 42e division, après les trois jours de lutte disproportionnée qu'elle vient de supporter, semble, bien que son moral soit demeuré très élevé, hors d'état physiquement de supporter encore un jour d'une épreuve aussi terrible. Le *8 septembre,* dès l'aube, elle est remplacée en première ligne par la 51e division de réserve, tandis que le 10e corps reçoit la mission d'attaquer le flanc du Xe corps allemand.

De leur côté, Bulow et Hausen ne tardent pas à renouveler leurs attaques avec la même violence que la veille. Toute la ligne est en feu. La Garde, les VIIe, Xe, XIIe corps actifs, les Xe et XIIe corps de réserve, se ruent tous à la fois dans un suprême assaut.

Les nôtres opposent une résistance désespérée. A gauche, notre 10e corps progresse; mais, au centre, le sacrifice héroïque de la division marocaine ne peut empêcher la Garde prussienne de

s'emparer de *Mondement* et d'arriver jusqu'aux abords d'*Allemant*. Dès 9 heures du matin, sous une pluie d'obus de gros calibre, le 11ᵉ corps recule de 4 kilomètres vers *Corroy*, et la 60ᵉ division de réserve abandonne *Mailly*. Il est évident que la limite des forces humaines est atteinte. Si l'ennemi est encore capable d'un effort, il perce notre centre, et la situation compromise pour lui sur l'Ourcq se rétablit aux marais de Saint-Gond !

Mais il est épuisé, lui aussi. Ses attaques faiblissent ; les lignes de tirailleurs deviennent hésitantes ; les colonnes qui les suivent sont moins épaisses ; elles n'avancent plus ; elles se couchent sous les rafales de nos canons. Les nôtres faisant appel à toute leur énergie, s'accrochent au terrain, blottis dans les trous d'obus, ils brûlent leurs dernières cartouches.

L'heure critique approche. « La bataille est mûre », suivant l'expression de Napoléon, et, suivant l'aphorisme du colonel Foch, la victoire appartiendra « *à celui qui aura un dernier bataillon de réserve à jeter dans la fournaise, quand son adversaire n'en aura plus...* ».

Or, les Allemands n'ont plus de troupes disponibles, mais, de notre côté, une réserve est en route !... Cette réserve suprême, c'est l'héroïque 42ᵉ division qui, retirée du feu, à bout de souffle, ce matin, arrive à ce moment, sur l'emplacement de repos qui lui a été assigné, entre *Linthes* et *Pleurs*. Elle est fatiguée, très réduite ; elle n'au-

rait certainement pas pu supporter un nouvel assaut, mais elle est disponible; l'étape qu'elle vient de faire aura reposé ses nerfs tendus par le combat; son moral est élevé; elle retrouvera toute sa vigueur pour attaquer.

En avant! Objectif: le flanc droit du XII[e] corps allemand qui dépasse maintenant *Connantre :* c'est là que s'opère la jonction entre Bulow et Hausen...

L'exécution est lente, en raison de l'extrême fatigue des troupes qui, à peine relevées de trois jours et de trois nuits de terribles combats, n'ont pas eu le temps de se restaurer, même sommairement; les derniers éléments de la division ne sont même pas encore arrivés à *Linthes!* Ce paroxysme d'efforts, les grands généraux sont seuls capables de les obtenir des collectivités, et il faut pour cela que le chef ait su « *faire passer l'énergie suprême qui l'anime dans les masses d'hommes qui sont son armée* »... On ne trouve guère des exemples aussi caractéristiques de ce phénomène qu'au cours de la campagne de France de 1814, sous l'œil de Napoléon.

Moins de 4 kilomètres séparent *Linthes* de *Connantre*. Ce n'est que vers 6 heures du soir, après quatre heures de mortelles angoisses où l'on sentait se décider le sort de la patrie, que la 42[e] division entrait en ligne.

Pendant ce temps, le général Foch, qui avait désormais jeté sa dernière carte, et qui comptait bien d'ailleurs sur la victoire, montait à cheval et,

accompagné du lieutenant Ferrasson, exécutait une tranquille promenade, au cours de laquelle il s'intéressait à des questions de philosophie et d'économie politique.

Napoléon avait dormi deux heures sur le champ de bataille de Bautzen, en attendant la décision du Destin ; Foch, lui, ne dormait pas ; il reposait son cerveau en oubliant la bataille, en dépit des hurlements de la canonnade.

Rentré à Plancy, le général apprend que la 42e division est prête pour l'attaque. Immédiatement, l'ordre est expédié à tout le monde de se lever et de marcher à l'assaut.

Ce qui fut fait.

Subitement, la situation change. L'armée Hausen, qui se croyait près de vaincre et supposait les Français épuisés, est décontenancée par l'apparition de nouveaux ennemis. Nos obus tombent dans Fère-Champenoise où les Allemands commençaient à dételer, comme un soir de victoire. Les trains régimentaires s'empressent d'atteler de nouveau et de rebrousser chemin vers le nord.

Partout, l'ennemi se terre ; il creuse le sol ; par endroits, il recule nettement ; la division marocaine lui arrache *Mondement ;* le souffle de la défaite l'effleure, et nos soldats, dont la nuit vient d'arrêter les progrès, demeurent à leur poste de combat, persuadés que l'aube du lendemain verra la retraite de l'adversaire.

Celle-ci s'effectue en effet avant le jour.

Le *10 septembre,* à 5 heures du matin, nos lignes se portent en avant. Pas de résistance ; des trophées, du matériel ; dans les localités, surtout à Fère-Champenoise, évacuée précipitamment, des officiers et des soldats de la Garde ivres comme des ilotes.

Une première résistance sérieuse s'affirme sur la ligne *Morains—Normée—Lenharrée—Sommesous.* Pour la réduire, il faut attendre l'artillerie. Le soir, le général Foch avait transporté son quartier général à *Fère-Champenoise.*

Le *11 septembre,* la 9e armée borde la Marne entre *Épernay* et *Châlons.*

Le *15*, l'ennemi a gagné sur l'Aisne une solide position de repli, au nord de Reims et du camp de Châlons. Il s'est réapprovisionné en munitions et il a reçu d'importants renforts. L'accrocher, repousser ses vigoureuses contre-attaques, telle est l'œuvre des premiers jours de contact. Pour le réduire, il faudra multiplier le nombre de nos canons, les nourrir... La victoire, contre de formidables organisations, garnies de troupes braves, nombreuses et puissamment outillées, est à ce prix. Vouloir les forcer à coups d'hommes serait folie. Bon gré mal gré, la lutte se stabilise donc sur ce point ; déjà, l'intérêt s'est porté ailleurs.

c) **Le Groupe des Armées du Nord. L'Yser.** — Les États-majors français et allemand se sont rendu compte qu'une rupture du front ennemi est impos-

sible pour le moment et que la décision de la bataille en cours ne peut plus être demandée qu'à la manœuvre débordante. La Suisse est interdite; pour les deux adversaires, le seul flanc vulnérable est le flanc occidental : toute leur activité va donc consister à faire glisser leurs forces vers l'ouest, au risque d'anémier à l'extrême le reste du front.

Le *20,* c'est toute l'armée de Castelnau, qui, appelée d'Alsace, débarque dans la région de *Beauvais;* elle arrive à temps pour contenir, vers *Roye,* une nouvelle ruée des masses allemandes sur Paris.

Le *30,* c'est l'armée de Maud'huy qui débarque dans la région d'*Arras* et dont les unités arrivent encore à temps pour briser, en descendant du train, le choc de 300.000 Allemands.

Le *4 octobre,* un coup de téléphone annonce au général Foch, sans autre préparation, qu'il est nommé adjoint au commandant en chef et chargé de coordonner les opérations du groupe des armées françaises du Nord. Il y a là les armées de Castelnau et de Maud'huy (6e et 10e), le groupe de divisions territoriales du général Brugère (4 divisions), les corps de cavalerie Conneau et de Mitry.

Qu'a-t-il besoin de plus amples indications? La situation générale, il la connaît bien : elle est claire. Les difficultés d'exécution ne se voient que sur le terrain de l'action. Là seulement se posent et se résolvent les problèmes de guerre, et c'est l'affaire du cerveau.

Il quitte Châlons à 10 heures du soir et, à 4 heures du matin, il est à Breteuil, auprès du général de Castelnau. Le canon tonne avec violence ; les renseignements affluent toutes les cinq minutes ; la 56e division et le 4e corps d'armée soutiennent une lutte extrêmement dure contre les XVIIIe corps allemands actif et de réserve, le XXIe corps et le Ier corps bavarois. Le moral des troupes est excellent ; on peut attendre des renforts ; la route de Paris est bien gardée. D'ailleurs, l'ennemi fait glisser ses réserves vers le nord ; son but est de fixer nos disponibilités devant Paris, et pas précisément de percer ; il cherche notre flanc gauche.

Tout en conférant, les deux généraux ont déjeuné d'une tasse de café. Dès 6 heures du matin, le général Foch prend congé très affectueusement de son chef d'hier devenu son subordonné, puis, par la route de Saint-Pol, son automobile longe la bataille dont la grande voix s'étend indéfiniment vers le nord. A 9 heures du matin, il est à Aubigny où le général de Maud'huy a installé son poste de commandement.

Ici aussi, déjà, la bataille fait rage. L'extrême gauche de notre ligne atteint à peine la région de Lens. Le 10e corps, la 10e division de cavalerie, la 70e divisionde réserve, contiennent l'assaut furieux des bataillons allemands qui ne cessent de débarquer. Vers Lille, le corps de cavalerie Conneau est seul en vedette, mais il n'a encore aucun ennemi devant lui.

Dès le lendemain, *6 octobre,* le général Foch, pleinement orienté, a installé son quartier général à Doullens. Pour le moment, sa mission principale va consister à hâter, par tous les moyens à sa disposition (chemin de fer, automobiles, véhicules de toutes sortes) le transport vers le nord des troupes et du matériel que le Grand Quartier général retire de tout le reste du front et ne cesse de faire affluer de ce côté. Il devra aussi veiller à la solidité du mur qui arrête l'invasion et se tenir prêt à aveugler immédiatement toute brèche qui viendrait à s'y produire.

Simple comme conception, cette mission va être rendue d'une exécution fort difficile du fait que le maréchal French a demandé que l'armée anglaise fût rapprochée de ses bases et transportée dans la région de Lille. Au lieu de troupes françaises, c'est donc quatre corps d'armée anglais qui sont destinés à prolonger la gauche de notre ligne.

Le général Foch, ancien chef de mission à Londres, connaît bien les Anglais. Il sait que ces soldats héroïques et tenaces se prêtent mal aux nécessités d'une guerre nerveuse où la rapidité des mouvements est la condition *sine qua non* du succès. Comment l'État-major britannique, au demeurant inexpérimenté, va-t-il résoudre le problème des transports ultra-rapides ? N'y aura-t-il pas aussi dans l'exercice d'un commandement dont les attributions sont mal définies, non pas des froissements, mais des malentendus et des lenteurs ?

Les débarquements britanniques commencent cependant le *9 octobre,* et notre cavalerie qui les couvre n'a pas encore signalé les Allemands.

Mais justement, ce jour-là, se produit un événement d'une importance considérable, dont l'éventualité avait été envisagée depuis longtemps. *Anvers,* la gigantesque forteresse, le réduit de la défense belge, écrasée par les obus de 420, vient de succomber. Le commandement allemand ayant commis la faute de brusquer l'attaque avant d'avoir assuré l'investissement de la place sur la rive gauche de l'Escaut, l'armée belge a pu se dégager, et elle fait retraite vers l'Yser. Pour couvrir cette retraite, le général Foch envoie en toute hâte par chemin de fer, de Dunkerque sur Gand, la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h. Sa mission remplie, cette brigade se repliera sur *Dixmude* où elle servira d'appui à la droite de l'armée belge qui doit s'installer derrière l'Yser.

Deux de nos divisions territoriales creusent activement des tranchées autour d'*Ypres.* Ce point d'appui sera occupé par une division anglaise envoyée trop tard au secours d'Anvers et qui est à *Ostende* où elle vient de débarquer. Quand les Anglais seront là, ces deux divisions territoriales, avec quelques autres éléments anglo-français, appuieront vers le nord, pour aider l'armée belge à défendre le secteur *Ypres—Dixmude.* Mais au sud d'*Ypres* et jusqu'à *La Bassée,* s'ouvre une trouée de quelque 30 kilomètres absolument dé-

garnie de troupes et surveillée seulement par nos patrouilles de cavalerie. Si l'armée allemande, rendue libre par la chute d'Anvers, se présente de ce côté-là, la situation pourra devenir difficile.

Heureusement, le haut commandement allemand, ignorant sans doute la situation exacte du front de Lille, toujours plein de mépris pour l'armée belge et comptant consommer entièrement sa ruine, prend comme objectif le front de l'Yser, solidement occupé, entre Dixmude et la mer.

La ruée se produit le 16 octobre. Les XXIIe, XXIIIe, XXVe et XXVIIe corps de réserve foncent en colonnes profondes, sûrs de la victoire sans combat, au chant du *Deutschland über alles*. Ce sont des unités de formation récente, composées de jeunes gens, élite de la jeunesse prussienne, ignorant tout de la guerre et sachant à peine se servir de leurs armes, mais imbus de toutes les illusions du pangermanisme.

Ce fut une effroyable hécatombe, qui se renouvela sans répit les *17, 18* et *19 octobre*. Partout l'armée belge, soutenue par quelques éléments français, résista sous les rafales de l'artillerie lourde, et le sanglant sacrifice de l'armée allemande n'obtint pas le plus léger avantage. En même temps, et avec aussi peu de succès, après un violent bombardement, le XIXe corps se portait à l'assaut d'Ypres et se heurtait, lui aussi, à une résistance inébranlable des troupes anglaises.

Or, tandis que la bataille fait rage dans le Nord,

la partie inconsistante du front se constitue en toute hâte au sud de *Dixmude*. Le *17 octobre*, les quatre corps anglais ont déjà débarqué, et la trouée *Ypres—Cambrai* est interdite à l'ennemi.

Maintenant, la partie la plus faible du front du Nord est le secteur *Ypres—Dixmude*, en raison du retard que l'arrivée des Anglais a fait subir à nos débarquements. Mais des renforts puissants vont affluer de ce côté aussi, où le général d'Urbal vient d'être appelé, le *20 octobre*, au commandement des troupes françaises. Le *22*, c'est le 9e corps, le *1er novembre*, ce sont les 16e et 32e. Nuit et jour, trains, automobiles, camions, glissent derrière la ligne de feu et, tandis que le canon gronde rageusement et fait trembler le sol, que les villages s'effondrent sous les gros obus, ils déversent sur les points désignés par le général Foch leur précieux chargement d'énergie.

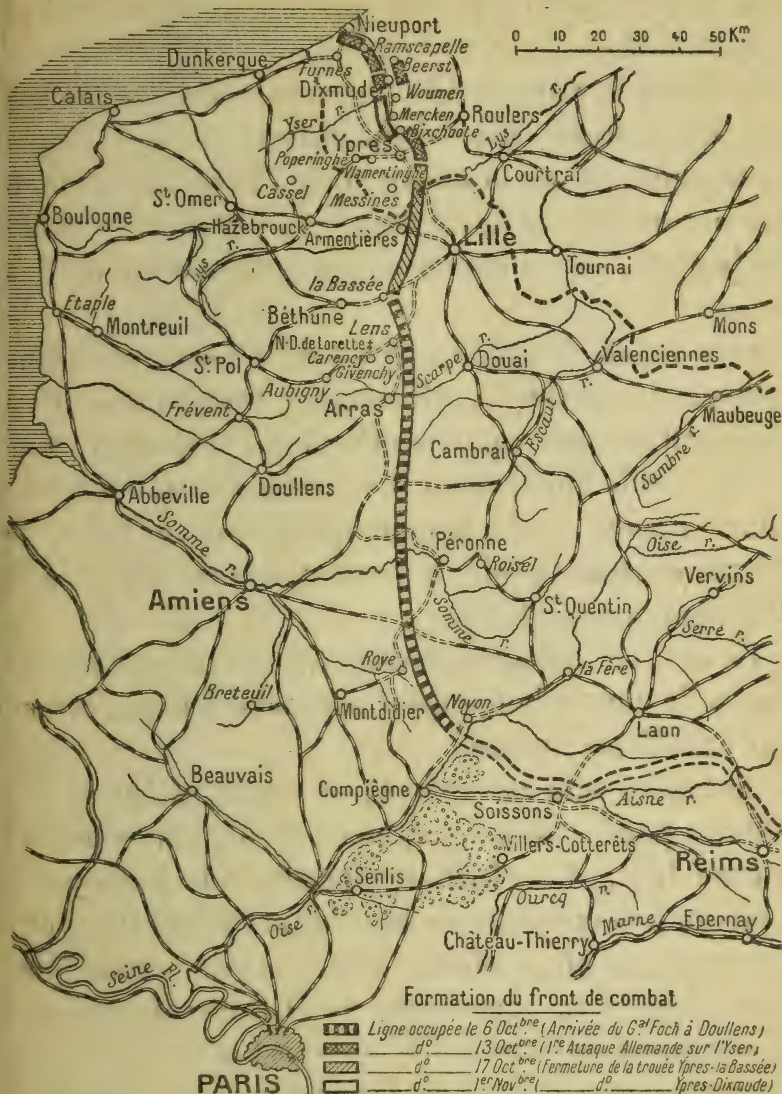
Les officiers d'état-major qui ont servi sous les ordres du général Foch, à cette époque, sont unanimes à déclarer que c'est son ingéniosité et sa volonté qui ont tout fait, son activité qui a tout animé. Des difficultés invraisemblables se présentaient, qui étaient résolues sans qu'on pût savoir comment. Des canons lourds étaient-ils nécessaires sur un point? on en trouvait et on les y transportait. Fallait-il un bataillon ici, une brigade là-bas? le bataillon et la brigade étaient rendus à l'endroit voulu, au moment voulu. Des unités débarquaient du train dans la nuit : on les expédiait sur des

camions ou on les réembarquait sans savoir ni comment elles arriveraient, ni si elles avaient mangé, ni si elles mangeraient..., et elles arrivaient et elles étaient là, à point nommé, pour arrêter l'ennemi.

Or, parallèlement à ce travail écrasant, le général a une autre tâche à remplir, la plus lourde peut-être : elle consiste à soutenir le moral de nos alliés qu'impressionnent vivement la faiblesse de nos moyens, la puissance et l'acharnement de l'ennemi. Les journées et les nuits du 20 au 24 octobre sont de longues heures d'angoisse. Dixmude est écrasé de bombes, les Allemands, dont les effectifs se renouvellent à chaque instant, se ruent avec plus de fureur que jamais sur les lignes belges, qui finissent par plier. Keyem et Beerst sont enlevés; l'armée belge, qu'anime l'héroïque fermeté de son Roi, voit ses dernières réserves fondre dans la fournaise. Il lui reste moins de 30.000 combattants; elle est épuisée, à court de munitions. Elle avait promis de tenir pendant quarante-huit heures, et, depuis huit jours, elle meurt sans qu'il ait encore été possible de l'appuyer efficacement. L'Yser a été forcé. L'État-major envisage l'exécution de la retraite sur Dunkerque. Ce serait le désastre !...

Informé téléphoniquement, Foch accourt. Il survient par hasard au milieu d'un conseil de guerre où nos braves alliés, la mort dans l'âme, discutent les dernières dispositions.

Simplement, il indique une ligne de repli et il



BATAILLE DE L'YSER

donne l'idée d'inonder le pays. L'inondation a sauvé la Hollande à une autre époque ; elle sauvera

bien la Belgique ! On n'y avait pas songé. On tiendra tant bien que mal jusqu'à ce que le pays soit inondé.

D'ailleurs, voici la 42e division, celle des marais de Saint-Gond. Elle contre-attaque, et la ligne allemande est de nouveau fixée. Pour marquer sa volonté inébranlable de forcer la victoire, le général installe, le *24 octobre,* son quartier général à *Cassel.*

Dès le *28,* la plaine à l'est de l'Yser, les tranchées et les batteries allemandes, tout commence à disparaître sous une nappe d'eau. L'ennemi va se retirer, mais auparavant il veut essayer un suprême effort contre cette armée qu'il sent à bout de souffle et dont la mise hors de cause lui donnera la côte tant convoitée.

Le *30,* en colonnes profondes, il se rue encore contre le centre belge qu'il a préalablement écrasé par l'artillerie lourde.

Ramscappelle est enlevé ; le centre est percé ; la victoire paraît assurée..., mais la 42e division est encore là !... Une brillante charge à la baïonnette a raison des colonnes disloquées et réduites de l'ennemi qui recule pour ne plus revenir, cette fois. C'est dans l'eau que s'opère sa retraite ; il perd ses gros canons enlisés dans la boue ; à peine peut-il retirer du bourbier ses pièces de campagne. L'armée belge est sauvée.

Ce même *30 octobre,* le 1er corps anglais est violemment attaqué devant Dixmude par des effec-

tifs considérables. Écrasé par la grosse artillerie, submergé par le flot des assaillants, il faiblit. Or, sa retraite va découvrir la gauche de notre 9e corps.

Le général Dubois envoie au secours de nos alliés les faibles ressources dont il peut disposer et il demande des renforts.

Foch accourt à Saint-Omer où est le quartier général du maréchal French.

Il est 1 heure du matin : le maréchal vient de se coucher. On le réveille.

— Monsieur le Maréchal, votre ligne est percée...

— Oui.

— Avez-vous des disponibilités?

— Non.

— Je vous amène les miennes. Le général Joffre m'envoie huit bataillons. Prenez-les et en avant!

Très ému, le maréchal serre les mains du général Foch :

— Merci, lui dit-il.

Et, dès l'aube, le combat, alimenté par ce sang nouveau, reprenait, acharné.

Mais ce même jour, *31 octobre*, l'ennemi, grâce à son écrasante supériorité numérique, enlève Gheluvelt et menace Hooge. Les dernières réserves anglaises, décimées, épuisées, plient encore à 2 heures de l'après-midi. C'est la fin.

Le général Dubois, dont le corps d'armée va être entraîné dans le désastre, accourt à Vlamertinghe, poste de commandement du général d'Urbal. Le

général Foch s'y trouve. La situation est terrible, mais nette. Il faut tenir vingt-quatre heures, le temps nécessaire au 16e et au 32e corps de débarquer.

Un hasard providentiel veut que l'automobile du maréchal French passe à ce moment-là. Un officier de l'État-major général, le commandant Jamet, se précipite. Informé de la présence du général Foch, le maréchal consent à s'arrêter.

Cette fois, il est désespéré. Ses dernières réserves ont fondu dans la fournaise ; ses divisions sont épuisées, décimées, disloquées ; elles sont incapables d'une plus longue résistance ; il n'y a plus qu'à mourir.

— Non, Monsieur le Maréchal, répond vivement Foch. Il faut tenir d'abord, tenir à tout prix. Il sera temps de mourir ensuite. Tenez jusqu'à ce soir, je viens à votre aide.

Et tout en parlant, comme French comprend mal le français, le général écrit au verso de l'ordre de retraite déjà rédigé par l'État-major britannique, ce qu'il y aurait lieu de faire pour prolonger la résistance. Il tend cette feuille au maréchal, mais celui-ci n'est pas convaincu ; il demeure irréductible...

Alors Foch s'anime :

— Si la vieille infanterie de Wellington ne peut plus tenir aujourd'hui derrière des tranchées, il faudra bien que mes « gosses » y aillent !...

French s'est redressé.

— Elle tiendra, dit-il.

Saisissant son ordre de retraite, il le barre d'une grande croix, le retourne et écrit ces simples mots qu'il signe, au bas de la note de Foch : « Exécutez l'ordre du général Foch. »

Du reste, la journée n'est pas encore terminée qu'une brigade française entre en ligne et enraie les progrès de l'ennemi.

Et c'est ainsi partout. L'inébranlable volonté, la foi communicative du général raniment tous les courages et décuplent toutes les énergies, tandis que son coup d'œil clair et sûr, son don de divination parent au danger à l'instant même où tout semblait perdu ; chacun a l'impression que les réserves sortent de terre au moment et à l'endroit précis où leur intervention est indispensable.

Le *1er novembre,* le Ier corps bavarois s'est emparé de *Messines ;* tout de suite un détachement d'une brigade de cavalerie et d'artillerie se forme sous le général Mazel et accourt...

Le *2 novembre,* c'est entre *Dixmude* et la *Lys* que la bataille s'allume. Les Allemands finissent par où ils auraient dû commencer et, jusqu'au *15 novembre,* c'est contre un mur désormais assez solide pour ne pas être ébranlé par leur bélier qu'ils lancent les épaisses colonnes des IIe, XIIIe, XVe, XVIIe corps, un corps bavarois et une division de la Garde...

Le *3*, attaque furieuse sur *Ypres.* Accouru en automobile, le 20e corps est là ; l'attaque est enrayée.

La semaine qui suit est une semaine de tueries. La lutte la plus sauvage ne s'arrête ni jour ni nuit. Les fusiliers marins, la 89ᵉ division territoriale, des unités de cavalerie, des cyclistes, le 32ᵉ corps récemment débarqué, disputent âprement et dans des conditions difficiles *Dixmude,* le château de *Woumen, Merckem, Bixchoote,* aux XIIᵉ et XIIIᵉ corps de réserve allemands. Même, le *1ᵉʳ novembre,* une tentative désespérée, qui lui coûte des pertes effroyables, permet à l'ennemi, après un combat de rues des plus acharnés, d'arracher *Dixmude* à l'héroïsme de nos fusiliers marins. En même temps *Bixchoote,* écrasée de bombes, est enlevée... Le saillant d'*Ypres*, devant lequel notre 16ᵉ corps tient en respect le XXVIᵉ corps allemand, va être pris à revers... Mais Foch veille. Napoléon faisait la guerre avec les jambes de ses soldats ; le brillant manœuvrier utilise avec une aisance égale les moyens rapides de transport dont il dispose. La 22ᵉ brigade, l'une des brigades de la célèbre division de fer, est ici, avec deux corps de cavalerie. Encore une fois frustré de sa victoire, l'ennemi reflue.

C'est la fin. Leurs folles tentatives ont coûté 300.000 hommes aux Allemands ; ils ne les renouvelleront plus. Le général Foch sait bien que sa victoire est négative ; que la victoire veut la mise hors de cause de l'ennemi par une poursuite acharnée ; mais ses effectifs sont par trop inférieurs à ceux de l'adversaire et, surtout, il a trop peu

d'artillerie lourde pour répondre à ses gros canons. C'est une victoire négative, mais c'est une victoire tout de même, et une grande victoire, puisque, malgré le formidable déploiement de onze corps d'armée et les sacrifices incalculables consentis, l'ennemi n'a pu ni déborder notre flanc gauche, ni atteindre Calais, ni percer notre ligne à peine cristallisée. Le général Foch, par son activité, son coup d'œil merveilleux, son indomptable énergie et son ascendant moral sur nos alliés, vient d'assurer brillamment et d'une manière définitive les résultats de la victoire d'arrêt de la Marne.

d) **L'Artois. La Somme.** — A peine se sont éteints les derniers échos des coups de canon de l'Yser, que la situation s'est profondément modifiée sur l'ensemble de notre front. L'ennemi, qui a décidé de porter ses efforts en Russie, se terre en Flandre et en Artois, comme il s'est déjà terré dans la Somme, en Champagne, en Argonne et en Lorraine. Sa supériorité numérique étant encore incontestable et son matériel incomparablement plus puissant que le nôtre, nous sommes obligés de creuser des tranchées, nous aussi, pour nous mettre à l'abri d'une nouvelle ruée et pouvoir, avec quelque tranquillité, refaire nos forces en vue d'une reprise de l'offensive.

L'hiver 1914-1915 est donc, pour le général Foch et pour ses états-majors, une période de labeur intense et ingrate, destinée à assurer le transport

et l'accumulation de moyens matériels tels que l'on n'en avait jamais eu l'idée jusque-là. Sans discontinuer, une quantité invraisemblable de trains sillonnent les voies ferrées, charroyant des montagnes de matériel de construction (rondins, tôles ondulées, plaques de blindage, rouleaux de fil de fer, lisse et barbelé, arbres transformés en pieux...), du matériel de guerre (canons de calibres variés, par milliers, pyramides d'obus, munitions de toutes sortes, dont les opérations dernières avaient nécessité une consommation effroyable, outils de terrassiers par millions), enfin, des approvisionnements en vivres, en vêtements, en charbon, que réclamait l'hiver déjà commencé.

Période extrêmement pénible aussi pour les troupes obligées de creuser nuit et jour des tranchées dans la boue glacée, souvent dans l'eau jusqu'aux genoux, en dépit des intempéries et de l'artillerie lourde ennemie, qui détruisait en quelques minutes le résultat du travail acharné de plusieurs journées.

Il y eut également quelques rudes combats, dont le but était de fixer l'ennemi sur notre front pour l'empêcher de porter toutes ses forces contre nos alliés russes, et de maintenir chez nos troupes le mordant et l'esprit d'offensive indispensables pour des opérations actives.

Les noms de ces épisodes héroïques, qui rappellent à toutes les mémoires des pages de gloire, sont : *Saint-Georges,* la *Maison du Passeur,* le *Ca-*

baret Korteker, Dixmude et *Ypres* encore, *Vermelles, Carency, Andechy.* Ce furent nos passes d'armes de *novembre* et de *décembre 1914.*

Nos alliés britanniques prirent, eux aussi, leur part de ces luttes, grâce à l'influence personnelle du général Foch, et malgré la notoire insuffisance de leurs moyens. Le *26 janvier 1915,* ils livraient un glorieux combat à *Givenchy ;* le *10 mars,* ils s'emparaient de *Neuve-Chapelle.*

Malgré tout, l'infériorité de notre outillage était telle que les opérations de l'hiver ne purent empêcher l'ennemi, confiant dans l'inviolabilité de ses organisations défensives, de retirer 150.000 hommes du front occidental, et d'infliger à l'armée russe une grave défaite aux lacs de Mazurie.

Mais au printemps, les résultats de nos travaux deviennent appréciables, et, quand le haut commandement russe annonce qu'il va exécuter une offensive en Galicie, nous sommes à peu près en mesure de l'appuyer efficacement ; le général Foch peut songer à organiser une attaque en Artois.

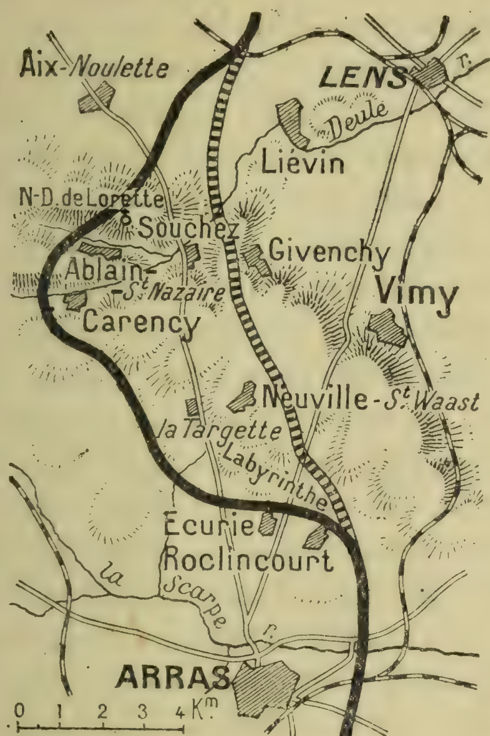
Il transporte son quartier général de Cassel à *Frévent,* sur la route de Saint-Pol à Doullens, pour se trouver au centre de son théâtre d'opérations, car il a décidé de prendre comme objectif les derniers contreforts des collines de l'Artois qui séparent Arras des plaines du Nord. Au delà, il y a Lens, ses mines et son nœud de voies ferrées, Lille et Douai ; c'est un point vital pour l'ennemi.

Cependant, les moyens mis à la disposition du

général sont encore bien faibles. Il se refuse à calculer l'étendue de son front d'attaque d'après le nombre des soldats qu'il peut mettre en ligne ; il ne veut accepter comme base de calcul que le nombre des canons lourds qu'on lui donne. Or, de ces canons monstres, malgré tous les efforts consentis, nous en avons encore peu, tandis que l'ennemi en a beaucoup, et, pour obtenir dans une zone la supériorité d'artillerie que le général estime nécessaire à la victoire, cette zone doit être restreinte. On n'attaquera donc que sur un front de 10 kilomètres, entre *Neuville-Saint-Vaast* et *Notre-Dame-de-Lorette*.

Le *9 mai*, une préparation d'artillerie formidable réduit à néant les puissantes organisations de l'ennemi et ouvre la voie à nos vagues d'assaut. Les Allemands concentrent leur défense dans de solides points d'appui : *Ablain-Saint-Nazaire, Carency, La Targette, Neuville-Saint-Vaast* et le célèbre *Labyrinthe,* réseau compliqué et inextricable de tranchées, de réduits bétonnés, de réseaux de fil de fer... Malgré l'aide constante de l'artillerie qui consomme plusieurs centaines de milliers d'obus par jour et dont les tirs sont minutieusement orientés par nos aviateurs, les progrès sont lents à travers ces souterrains et cette lande bouleversée où chaque obstacle cache un piège infernal... Le *19 juin,* les objectifs assignés par le général Foch sont atteints ; nous sommes maîtres de *Neuville-Saint-Vaast,* du *Labyrinthe,* de *Carency,* de *Sou-*

chez, de l'éperon de *Notre-Dame-de-Lorette*. Sur les 10 kilomètres du front d'attaque, nous avions progressé de 3 kilomètres, nous avions capturé



BATAILLE D'ARTOIS (1915)

8.000 prisonniers, pris une vingtaine de canons et fixé pendant deux mois 16 divisions allemandes.

C'était une victoire, mais malgré toute la science, tous les efforts et tout l'héroïsme déployés, elle n'avait rien de décisif. Si elle faisait disparaître un

saillant de la ligne allemande, la porte ouverte était trop étroite pour pouvoir y engager des effectifs suffisants qui auraient bien vite été pris à revers s'ils s'étaient aventurés dans la plaine. Ce glorieux épisode comportait donc de précieux enseignements. Tout d'abord, il apparaissait avec évidence que des offensives locales réduites étaient impuissantes à procurer la victoire. Pour obtenir un résultat appréciable, il fallait pouvoir donner un plus grand développement aux secteurs d'attaque ; et, comme l'étendue des secteurs d'attaque était fonction des canons mis en ligne, il fallait intensifier encore la fabrication du matériel et des munitions.

En outre, on ne devait pas laisser l'ennemi libre du jeu de ses réserves, liberté qui, grâce à sa position centrale, lui permettait d'être toujours supérieur à l'assaillant : d'où la nécessité de réaliser simultanément d'importantes offensives sur tous les fronts et, par suite, d'obtenir de nos alliés une intensification de leur effort, en attendant de pouvoir réaliser l'unité de direction de la guerre.

Le *7 juillet,* la première conférence de Chantilly réunit au Grand Quartier général français, sous la présidence du général Joffre, des représentants de toutes les armées de l'Entente. Il y fut décidé que, pour dégager le front russe, des offensives seraient tentées sur le front occidental, auxquelles participeraient les armées anglaise et belge.

Ces offensives se produisirent le *25 septembre,* en *Champagne* et en *Artois*. Le front de *Cham-*

pagne avait été dégarni par l'ennemi, au profit du front russe. Les Allemands éprouvèrent là une défaite qui leur coûta 20.000 prisonniers et qui eût pu être décisive si nos moyens eussent été plus considérables.

En *Artois,* l'attaque se produisit à peu près sur le même terrain qu'en *mai,* avec le même objectif : les derniers contreforts des collines de l'Artois, sur lesquels nous tenions déjà *Notre-Dame-de-Lorette* et qui dominaient la plaine de *Lens*. Le haut commandement allemand préparait peut-être une offensive dans cette région, car il y avait accumulé des réserves et des moyens supérieurs aux nôtres. Après un premier succès pour nos troupes à *Souchez,* pour les Anglais à *Loos* et à *Hulluch,* il fallut s'arrêter, devant de puissantes contre-attaques et un formidable déploiement d'artillerie lourde ennemie. Grâce à la concordance exacte des efforts, le but cherché était cependant atteint, cette fois : l'offensive allemande, déclenchée en Russie, s'était arrêtée et la situation de nos alliés s'était rétablie en Galicie.

Ces opérations, malgré la faiblesse de leurs résultats, avaient donc prouvé qu'il était possible de coordonner efficacement les efforts de tous les alliés. Pour entraîner l'opinion, le Gouvernement français fit un mouvement : le *2 décembre,* le général Joffre était nommé généralissime des armées françaises sur tous les théâtres d'opérations et le général de Castelnau, chef d'État-major général.

Cette mesure renforça le commandement français, mais ne produisit pas sur nos alliés l'effet attendu. Les conclusions de nouvelles conférences qui eurent lieu à Chantilly, les *6, 7* et *8 décembre,* et dont le but était de fixer le programme des opérations à exécuter en 1916, demeurèrent assez vagues. Il fut question d'une offensive générale à déclencher sur tous les fronts dès que cela serait possible, et en attendant, de simples offensives locales menées surtout par les armées anglaise, italienne, russe, moins éprouvées que l'armée française.

Le travail de réflexion, d'étude, de préparation du front en vue de l'offensive projetée, que fournit le général Foch au cours de cette période ingrate, ne saurait être envisagé dans cette étude. On verra plus tard le résultat de ces travaux et de ces réflexions et comment le général trouvera le moyen, quand son heure sera venue, de mettre en application l'art napoléonien, fait d'activité et de coup d'œil, en dépit du triomphe momentané de la matière brute.

Cependant, en exécution des dispositions prises à Chantilly, les préparatifs de l'Entente se poursuivent activement; l'effort anglais s'intensifie; quelques unités russes paraissent même sur le front occidental. Par des réductions opérées sur les effectifs en ligne, le haut commandement français constitue une masse de manœuvre de 37 divisions.

Finalement, c'est la *Somme* qui est choisie comme théâtre de la grande offensive prévue. Le général Foch, qui a transporté en *septembre* son quartier général à *Dury,* la prépare depuis longtemps dans tous ses détails. On mettra à sa disposition 40 divisions françaises et 20 divisions anglaises. Son plan d'attaque est approuvé le *14 février 1916.* L'offensive se produira au nord et au sud de la Somme, sur 25 kilomètres entre *Chaulnes* et *Gomécourt.* La date seule reste à fixer par le haut commandement : elle doit coïncider avec des offensives russe et italienne, avec le rappel d'Égypte de troupes britanniques... toutes conditions compliquées... En attendant, le *21 février,* les Allemands se ruent sur *Verdun,* avec des moyens formidables, et ruinent en cinq jours toutes les défenses du nord du camp retranché. Les jours suivants, ils développent et intensifient avec la dernière vigueur leur offensive qui prend tous les jours les allures d'une opération décisive.

Une nouvelle conférence interalliée, réunie le *12 mars,* estime qu'il est nécessaire, pour dégager Verdun, de hâter l'exécution des offensives décidées. Donc, l'armée russe se mettra en mesure d'attaquer, le *15 mai,* et les Anglo-Français et les Italiens le *1er juin.*

Mais Verdun absorbe peu à peu toutes nos réserves. Le *15 avril,* le général Foch est averti qu'au lieu de 40 divisions françaises promises pour sa bataille, il ne doit plus compter que sur 30...

Le *15 mai* on ne lui en accorde plus que 26. Heureusement, des renforts britanniques sont arrivés et le général disposera de 26 divisions anglaises au lieu de 20.

Le *1er juin,* nos alliés ne sont pas prêts; on recule l'opération jusqu'au *29,* car Verdun peut tenir encore, malgré les efforts de toute l'armée allemande.

Sur ces entrefaites, le haut commandement italien, menacé d'une attaque autrichienne qu'il craint de ne pouvoir repousser, a réclamé de la Russie une offensive de dégagement. La bataille qui continue à faire rage à Verdun s'allume donc à la fois sur le front italien et sur le front russe. L'occasion est unique de réaliser, par une grande offensive sur la Somme, le maximum de coordination d'efforts qui ait jamais été obtenu au cours de cette guerre.

Le *1er juillet,* après un effroyable bombardement qui nivelle les tranchées allemandes, une vigoureuse attaque se déclenche entre *Frise* et *Estrées,* face à *Péronne,* sur un front de 6 kilomètres. Du premier élan, la première position ennemie est conquise et nos soldats ramènent 5.000 prisonniers.

L'effort continue les jours suivants, toujours soigneusement préparé et se développant comme un mécanisme d'horlogerie. Le *2,* la deuxième position est ébréchée par la prise de *Frise* et de *Herbecourt;* le *3, Buscourt, Flaucourt, Assevillers* tombent; le *4,* c'est *Barleux, Belloy-en-Santerre*

et *Estrées*... Le *10*, le nombre des prisonniers s'élève à 10.000; on a pris 75 canons et, de *Biaches*, on domine la plaine de Péronne, tandis que l'important nœud de voies ferrées de *Roisel* est sous notre canon à 10 kilomètres.

Le *14 juillet*, conformément au programme, après un bombardement qui dure depuis le 11, c'est l'armée britannique qui se porte en avant, à son tour, sur un front de 6 kilomètres. Elle enlève d'un bel élan *Bazentin*, *Longueval*, le bois des *Trônes*, le bois *Delville*, en brisant la résistance des première et deuxième lignes allemandes; elle capture 2.000 prisonniers. Le *17*, nos alliés qui combattent dans la troisième position ennemie, dénombrent 11.000 prisonniers. Mais, à cette date, les Allemands ont pu faire intervenir de puissants renforts parmi lesquels la Garde prussienne : les Anglais perdent le bois *Delville* et comme, d'autre part, la charnière de *Thiepval* tient solidement, l'offensive britannique ne peut plus progresser.

Heureusement, comme sur l'Yser, le général Foch surveille l'exécution de sa manœuvre. Dès le *20*, nos troupes reprennent leurs attaques, d'abord au nord de la Somme, sur un front de 3.500 mètres entre *Hardaumont* et *Feuillères*, puis au sud de la rivière entre *Barleux* et *Soyécourt* sur un front de 4 kilomètres. Ces opérations nous procurent 3.000 prisonniers et fixent les réserves allemandes. Dégagés, les Britanniques enlèvent *Pozières* et chassent l'ennemi du bois *Delville*.

Les résultats de ce mois de juillet sont brillants, mais la consommation des munitions a été si considérable, et le terrain de la bataille est tellement raviné par les obus que les opérations doivent être ralenties dès les premiers jours d'*août,* pour permettre le ravitaillement des canons. En outre, l'armée anglaise dont l'organisation et les moyens ne sont pas encore à la hauteur des nécessités de la guerre, est fatiguée par les efforts fournis. C'est pourquoi, le mois d'août ne voit d'autre opération importante que la prise de *Maurepas* par nos troupes.

Au début de septembre, les approvisionnements sont à peu près reconstitués et, tout de suite, le général Foch reprend une nouvelle série d'offensives combinées, en direction de *Bapaume,* de *Péronne* et de *Nesle.* Le *3 septembre,* au sud de la Somme, les armées Fayolle et Micheler emportent *Berny, Vermandovillers, Chilly* et font 3.000 prisonniers ; e*6,* lelles dépassent *Belloy* et *Chaulnes;* le *12,* elles conquièrent *Bouchavesnes.*

Les Anglais se mettent à leur tour en mouvement le *15.* Ils inaugurent de monstrueux chars d'assaut, les « caterpillars » ou « tanks », machines invulnérables pour les fusils et qui ouvrent la marche de l'infanterie, écrasant les réseaux de fils de fer, renversant les murs peu élevés, nivelant les parapets des ouvrages les plus solides, ruinant les abris bétonnés... Le moral de l'ennemi est fortement ébranlé par l'apparition de ces engins. Les

BATAILLE DE LA SOMME (1916)

Allemands perdent *Ginchy* avec 4.000 prisonniers, puis sont encore refoulés sur toute la ligne entre *Bouchavesnes* et *Thiepval* où ils laissent 5.000 des leurs entre les mains de nos alliés.

Mais, déjà, l'approche de la mauvaise saison rend les opérations très pénibles; en outre, celles-ci coûtent des hommes et une quantité prodigieuse de munitions dont on peut se faire une idée en songeant qu'une seule journée avait vu tirer autant de coups de canon que les sept mois de la guerre de 1870-1871. Dans ces conditions, le haut commandement, craignant de fatiguer le pays et de dépasser le rendement de nos usines de guerre, prescrivit d'arrêter les grandes opérations.

On se contente donc, au cours des mois d'*octobre* et de *novembre,* de compléter et d'assurer par l'occupation d'importants points d'appui (*Ablaincourt, Saillisel, Pressoire*) les résultats déjà obtenus et de s'emparer d'observatoires d'artillerie, comme *Sailly,* d'où l'ennemi pouvait surveiller nos lignes et rendre inhabitables au cours de l'hiver nos cantonnements de repos.

A ce début d'*octobre,* si les résultats tactiques de la bataille de la Somme restent à compléter, ses résultats stratégiques sont définitivement acquis, et des plus brillants. Quarante divisions allemandes ont fondu dans ces champs de carnage que l'on a appelés « le charnier de l'Europe » et, comme conséquence, les Allemands ont dû cesser leurs attaques sur Verdun.

Le Kronprinz allemand comptait établir sa réputation de général sur la prise de la grande forteresse française. Rendu responsable de la défaite, le général Falkenhayn, chef du Grand État-major allemand, est disgracié le *5 septembre* et remplacé par le maréchal Hindenburg. Sur l'autre front, l'offensive russe, en l'absence des réserves allemandes, a progressé de nouveau dans les Karpathes; l'offensive italienne est victorieuse dans la région de Gorizia; enfin, la Roumanie, entrevoyant la victoire définitive, s'est décidée, le *18 août,* à entrer dans la coalition.

Ces événements, dus en grande partie à la vigoureuse opération de dégagement de la Somme, et par suite au mordant, à l'esprit d'offensive et à l'activité du général Foch, il eût été peu politique de les souligner. Ils étaient cependant bien autrement importants que la conquête de 25 villages ruinés, de 35.000 prisonniers et de 150 canons allemands, glorieux butin qu'un ordre du jour du *25 septembre* reconnaissait être l'actif du groupe des armées du Nord.

III. LE CONSEILLER DE L'ENTENTE

La fatale limite d'âge avait atteint le général Foch le *30 septembre 1916;* mais, dans les circonstances présentes, on avait estimé ses services encore trop nécessaires à la France pour permettre

à l'actif et vigoureux vainqueur de Saint-Gond, de l'Yser, de l'Artois et de la Somme, de s'anéantir dans un repos définitif. La loi, qui avait sacrifié tant de chefs éminents, avait fléchi en sa faveur. On lui avait décerné la médaille militaire et il avait été maintenu en activité.

C'était cependant l'époque où le Gouvernement, dans la pensée de donner plus de vigueur à la conduite de la guerre, entrait dans la voie du rajeunissement du haut commandement. Le général Joffre était discuté, les généraux Foch et de Castelnau étaient jugés trop âgés pour conduire les opérations ; le général Foch, que l'on disait malade, était surtout visé.

Le généralissime refusa obstinément de se séparer d'un collaborateur aussi indispensable et il trouva un moyen heureux, maintenant que la guerre allait languir dans le Nord, pour utiliser au mieux des intérêts du pays sa puissance de travail, sa clarté d'intelligence et la vaste étendue de son érudition. Le *13 décembre 1916,* il obtenait du Gouvernement la création à Senlis d'un *Bureau d'études des grandes questions interalliées,* et il lui en confiait la direction.

L'institution de cet organe répondait à une nécessité urgente.

Le généralissime, déjà écrasé par la lourde charge de la direction des opérations sur le front occidental, était dans l'impossibilité de suivre avec toute l'attention qu'ils méritaient les graves

événements de guerre dont le monde entier était le théâtre. C'était l'écrasement de la Roumanie, permettant aux Empires centraux de rompre le blocus qui les étouffait et de se ravitailler; leur permettant aussi de réduire sensiblement leur front oriental et de disposer de toute l'armée bulgare pour la lancer contre Salonique. C'était la Révolution qui grondait en Russie, affaiblissant tous les jours davantage l'armée de nos alliés et laissant à l'Allemagne plus de liberté d'action... Où allait se porter la masse des effectifs rendus ainsi disponibles? Sur Salonique?... Sur le front italien?... Sur la France?... Autant de questions vitales à creuser, sans parler des affaires de l'Orient moyen, d'Italie et même d'Allemagne où, le *12 décembre,* le Chancelier avait lu à la Tribune du Reichstag des propositions de « paix allemande » qu'il comptait bien trouver les moyens de faire agréer par l'Entente.

Le général Foch demeura à peine quelques jours à Senlis.

Dans l'immense complexité des problèmes à résoudre, son esprit clair eut vite fait de démêler le point précis dont il était urgent de s'occuper tout d'abord.

Pour lui, il n'existe qu'un seul théâtre d'opérations principal sur lequel les intérêts les plus vitaux et les plus immédiats sont en jeu, sur lequel la victoire entraînera la solution de tous les problèmes. Les autres théâtres, quel que soit leur intérêt plus ou moins lointain, sont secondaires. Ce théâtre

principal, c'est le front occidental, de la mer du Nord à l'Adriatique. C'est donc là qu'il faut s'apprêter à recevoir le choc des masses allemandes, là qu'il faut être vainqueur.

Si ce choc se produit en France, le nécessaire est déjà fait pour y parer dans la mesure des moyens. S'il se produit sur le front italien, la possibilité de porter à nos alliés une aide efficace a été envisagée depuis longtemps; c'est là une question de transports de troupes qui est déjà à l'étude et poussée fort loin.

Reste l'éventualité, qui n'a pas encore été envisagée, d'une manœuvre débordante par la Suisse. Or, l'Allemagne a déjà violé la Belgique, croyant ainsi s'assurer la victoire : elle violera de même la Suisse si elle voit un intérêt militaire dans cet acte. Par conséquent, c'est le problème de la défense de la Suisse dont l'étude s'impose à cette heure avec le plus d'urgence.

Le général Foch se rend à Mirecourt avec le titre nominal de *commandant du groupement Foch* et, activement secondé par le général Weygand, il se met à l'œuvre.

Au mois de *mars 1917*, sa tâche était parachevée. Un plan d'opérations avait été élaboré, en plein accord avec l'État-major helvétique, et une bataille était préparée dans les moindres détails, que devaient livrer nos trois armées de l'Est, appuyées à droite sur toute l'armée de la Confédération.

Son importante mission remplie, le général Foch

était appelé, le *15 mai 1917*, au poste de chef d'État-major général de l'armée, en remplacement du général Pétain, qui recevait le commandement des armées du Nord et du Nord-Est. Installé aux Invalides, le général devenait en même temps le conseiller technique du Gouvernement, qui pensait prendre une part plus grande à la direction de la guerre.

Le mois de *juillet 1917* voit l'effondrement complet de la puissance militaire russe. Indignée par les crimes allemands, l'Amérique s'était heureusement rangée à nos côtés depuis le *3 février*; mais, si l'intervention de la grande République nous garantissait la victoire, il fallait cependant prévoir un rude hiver, au cours duquel la France, l'Angleterre et l'Italie allaient devoir, avec leurs seules ressources, faire échec à toute la puissance militaire des Empires centraux.

Ce n'est pas sur la Suisse, c'est sur l'Italie que la foudre s'abattit avant que l'on eût pressenti l'éclair. Le *22 octobre*, on annonçait comme probable un formidable coup de bélier austro-allemand sur l'Izonzo, accompagné d'une manœuvre débordante dans les Alpes Carniques, puis brusquement, le *25*, les communiqués allemands montraient l'armée italienne refoulée sur l'Izonzo, perdant 30.000 prisonniers et 300 canons : le *26*, le chiffre des prises était porté à 60.000 prisonniers et à 500 canons; des bruits dignes de créance parlaient même de plus de 100.000 prisonniers et d'une perte de plus de 700 canons..., c'était un désastre !

Dès le *26*, le général Foch a expédié un télégramme laconique au général Cadorna : « *Si vous avez besoin de nos troupes, nous sommes prêts à marcher.* »

Le transport de 4 divisions françaises que suivront plus tard 2 divisions anglaises commence le *28*; il s'effectuera à raison de 40 trains par vingt-quatre heures de façon que les premiers éléments débarquent dans la plaine lombarde le *1er novembre*. C'est le général Duchêne, commandant la 10e armée, qui va commander l'armée française d'Italie. Il part le *29*, après avoir reçu des instructions précises du général Foch.

Le haut commandement italien, craignant de voir ses armées de l'Est prises à dos par l'offensive allemande venant des Alpes, serait enclin à abandonner du pays, à se retirer au besoin jusqu'au *Mincio*... Déjà le *Tagliamento* a été forcé malgré un commencement de résistance, l'évacuation de la *Livenza* est en voie d'exécution. La propagande ennemie produit des effets désastreux dans certains milieux italiens et le moral de l'armée est fortement menacé par ces manœuvres.

Foch accourt en Italie. Il persuade à Cadorna qu'il n'est pas battu; que, seule, la 2e armée a été attaquée; que l'ennemi peut être arrêté sur le *Piave* et dans le *Trentin*. Il faut pour cela un plan d'opérations auquel tout le monde se conformera; un commandement énergique sur les points qu'il importe de conserver; en arrière, une réorganisation

des troupes et la constitution d'une masse de manœuvre.

Donc, l'armée italienne qui s'est tout de suite ressaisie, résiste vigoureusement sur le Piave et sur le plateau d'*Asiago*. Elle y sera encore en 1918, quand l'heure de l'offensive sonnera pour elle.

Sur ces entrefaites s'est créé à Versailles un Conseil supérieur de guerre interallié, étape timide, mais cependant décisive vers la réalisation de l'unité de commandement. Le rôle de ce conseil devait être de mettre en lumière et d'accorder les points de vue des divers gouvernements de l'Entente, puis de donner aux généraux commandant les diverses armées les directives nécessaires pour atteindre le but commun. C'était évidemment là la place du général Foch. Il y fut appelé pour représenter la France et présider aux décisions du Conseil.

Or, le haut commandement allemand, persuadé d'avoir mis pour longtemps l'Italie hors d'état d'entreprendre une opération offensive, est décidé maintenant à tourner contre la France tous les efforts de la coalition. Il veut en finir ; l'Allemagne a faim ; elle s'épuise. Le bon sens indique qu'il faut écraser la France avant que l'armée américaine, dont on active l'instruction dans les camps des États-Unis, soit en état de figurer sur les champs de bataille de l'Europe.

Donc, les transports de troupes et de matériel du front russe sur le front occidental, dont on avait

signalé l'importance en *novembre* et en *décembre* *1917,* s'intensifient en *février* et en mars *1918.* Il n'est bruit, dans toute la presse neutre, que d'une puissante offensive allemande se préparant dans le plus grand secret, avec un art consommé, qui doit se déclencher incessamment sur tout le front occidental et dont l'effet sera fatalement irrésistible.

De notre côté, l'aviation, les services des renseignements peuvent constater, dès le *15 mars,* que l'équipement offensif de la presque totalité du front ennemi semble parachevé ; identifier d'une manière certaine 188 de ses divisions, dont 109 seulement en première ligne, ce qui permet de présumer l'existence derrière le front et à la disposition du commandement, d'une masse de manœuvre de plus de 80 divisions. On a pu encore se rendre compte que de l'Oise à la mer, face aux armées anglo-belges, le front allemand a été renforcé de 30 divisions ; que face à l'armée française, il l'a été de 10 ; que deux nouvelles armées ont été constituées : la XVIIe dans la région de Valenciennes, sous Otto von Below, face à *Montreuil;* la XVIIIe, dans la région du Cateau, face à *Montdidier,* sous von Hutier, le vainqueur deRiga, le spécialiste en attaques brusquées.

La partie du front menacée d'une formidable attaque imminente s'étend donc d'Ypres à La Fère, sur environ 150 kilomètres.

On aurait pu être tenté de chercher à éviter ce coup mortel, en le devançant par une offensive

immédiate ; mais, pour qui possédait quelques renseignements sur le système d'organisation défensive réalisée par les Allemands sur le territoire français, une semblable entreprise ne pouvait apparaître, devant la supériorité numérique de l'ennemi, que comme un acte de folie.

Cette organisation comportait quatre lignes prinpales de défense :

1° De la mer à la Suisse, une immense ligne continue, profonde d'une dizaine de kilomètres dessine à peu près la forme du front : zone fortifiée infranchissable, formée de tranchées se croisant dans tous les sens, couvertes par des forêts de réseaux de fil de fer, avec réduits cuirassés pour canons et pour mitrailleuses, villages et bois fortifiés, pourvus de tous les perfectionnements de la science moderne. Elle s'appelle la *ligne Hindenburg.*

Les différents secteurs de cette formidable « muraille de Chine » portent des noms empruntés aux héros des Niebelungen : *Wotan, Siegfried, Alberik,* etc... ;

2° Un système de deux lignes à peu près continues forme un croissant dont la convexité est tournée vers *Paris* et s'appuie d'un côté au camp retranché de *Lille,* puissamment organisé, de l'autre à la région fortifiée de *Metz — Thionville.*

La première de ces lignes est jalonnée par *Douai, Cambrai, La Fère, Vouziers, Dun-sur-Meuse, Pagny-sur-Moselle.* De l'ouest à l'est, elle s'appelle *Hunding, Brunehilde, Kriemhilde, Michel Stellung.*

La seconde se raccorde à la précédente vers *Douai,* se prolonge par *Le Quesnoy* où elle se dédouble jusqu'à *Hirson,* couvre *Rocroy, Mézières, Sedan,* et va se perdre dans le camp retranché de *Metz ;*

3° Une quatrième ligne, continue elle aussi, et très solide, est jalonnée par *Valenciennes, Maubeuge, Philippeville* et *Givet.* Elle barre les vallées de la *Meuse* et de la *Sambre,* artères vitales de l'armée allemande, et procurera, en cas de désastre, le temps nécessaire pour évacuer les Flandres ;

4° Des *lignes intermédiaires,* incomplètement terminées, mais susceptibles cependant de rendre de bons services, renforcent par endroits les lignes principales.

En outre, des organisations compliquées, appelées *bretelles,* les relient entre elles perpendiculairement, formant de gigantesques caponnières destinées à canaliser une offensive ennemie victorieuse et à prendre cette offensive à revers par le feu ou par la manœuvre.

Seules l'Alsace et la Lorraine paraissent négligées. Elles ne sont protégées que par la ligne Hindenburg. Un système fortifié allant de *Strasbourg* au *Donon* semble se trouver là pour préparer un raccourcissement du front et localiser dans la Haute-Alsace les progrès des Alliés.

L'ensemble du système défensif qui rive l'invasion dans la chair de la France est donc formidable, et, dans l'état de notre organisation et de nos

moyens, il est bien impossible de devancer par une offensive le coup de bélier qui est imminent.

La terrible éventualité de cette offensive, le général Foch l'avait cependant prévue dès le mois de novembre, tandis qu'il assurait par sa présence le redressement de la situation en Italie. Dès ce moment il avait souligné l'urgente nécessité de développer la puissance de nos armées, de donner plus de souplesse à l'articulation de nos réserves, de créer une réserve interalliée, de multiplier les communications latérales pour rendre une manœuvre possible.

Tout cela, on n'avait pu le réaliser qu'imparfaitement. Le Conseil de Versailles avait bien décidé la création d'une réserve interalliée, dont le général Foch, nommé *président du Comité exécutif du Conseil supérieur de guerre,* devait éventuellement prendre le commandement, mais cette décision était demeurée sans effet. Même, le Gouvernement britannique, obligé d'alimenter ses opérations d'Asie, réduisait de 200.000 combattants les effectifs de ses armées de France. L'Italie ne pouvait envoyer à notre aide que des travailleurs, mais point de soldats. Seule, la petite armée belge se renforçait et se réorganisait en douze divisions sur le modèle français.

Enfin, dans sa séance du *3 mars,* et en dépit des énergiques protestations du général Foch, le Conseil allait jusqu'à décider une réduction importante de la réserve interalliée et à n'envisager que le

parti de résister le mieux possible à l'effort allemand qui s'annonçait formidable.

Il le fut. Le *21 mars,* à 9 heures du matin, après une très courte, mais terrifiante préparation d'artillerie, 42 divisions des XVIIe, IIe et XVIIIe armées se ruaient, entre *La Fère* et *Fontaine-lès-Croisilles,* sur 17 divisions britanniques des 3e et 5e armées. Dès l'abord, le front se fissurait dans la région de *Saint-Quentin,* et, le *22 mars,* il cédait sur les 80 kilomètres de la zone attaquée. Le recul des 3e et 5e armées britanniques se poursuivait, rapide, jusqu'au *30 mars,* date où il atteignait près de 30 kilomètres et la ligne générale *Arras—Moreuil—Albert—Montdidier.* Une brèche s'ouvrait déjà, béante, entre la droite de la 5e armée anglaise qui reculait vers l'ouest et la gauche de la 6e armée française qui, malgré toute l'activité déployée, ne réussissait pas à étendre assez vite son front vers *Chauny* et *Noyon,* pour conserver le contact avec nos alliés.

La route de Paris s'entr'ouvrait ; Hutier y précipita ses réserves qui progressèrent jusque sur la ligne *Montdidier—Noyon,* à 60 kilomètres de la capitale.

Il fallut cet extrême péril et la brutalité de ce coup de massue pour dessiller les yeux et faire taire les amours-propres. On comprit enfin que l'Entente allait être définitivement vaincue si elle ne consentait pas à coordonner les efforts de tous les Alliés vers le but commun. Le *26 mars,* à *Doul-*

lens, sur la proposition du Gouvernement britannique, le général Foch, sans recevoir encore le commandement suprême des armées alliées, se voyait chargé *de coordonner les opérations de ces armées.* C'est déjà à ce titre qu'il avait remporté la victoire de l'Yser.

Même, les idées évoluèrent avec une surprenante rapidité. Sous la menace grandissante du désastre imminent, toutes les objections s'évanouirent en fumée, et le mois de mars n'était pas écoulé que le général Foch était nommé *généralissime des forces françaises, anglaises, américaines et belges combattant sur le front occidental.*

L'Entente avait un chef : la première condition de la victoire était enfin réalisée.

IV. LE GÉNÉRALISSIME

a) **La défensive.** — La situation était si difficile qu'un chef d'une autre trempe l'eût probablement estimée désespérée. Toutes les décisions à prendre étaient handicapées par une double menace dont le succès eût été décisif : menace sur les ports de la Manche, dont la réalisation pouvait jeter l'armée anglaise à la mer ; menace sur Paris, dont le succès pouvait ruiner le moral de la nation française et acculer le Gouvernement à la paix.

Le jeu des réserves — lesquelles étaient déjà très faibles — ne pouvait donc pas s'exercer libre-

ment. Il fallait disposer ces réserves de manière à enrayer toute avance inquiétante des Allemands vers la côte et à leur interdire tout progrès vers Paris.

Déjà l'armée de Below est à 12 kilomètres d'*Amiens* tenant sous le feu de son artillerie lourde la seule voie ferrée directe qui permette de communiquer avec la partie nord du front, et l'armée de Hutier se rue encore une fois, le *30 mars,* vers Paris, dans une puissante tentative de percée.

Installé à *Sarcus,* village perdu de la Picardie, avec un état-major très réduit, le vainqueur de Saint-Gond et de l'Yser estime, lui, que si la situation est évidemment sérieuse, elle n'est nullement désespérée et que volonté, activité, énergie et intelligence doivent triompher de toutes les difficultés.

Pour constituer des réserves, des prélèvements sont faits sur les parties du front non menacées. Le général Pershing met noblement à la disposition du général Foch la petite armée américaine qui, aux termes des traités, n'aurait dû être engagé sur les champs de bataille que beaucoup plus tard. Ses divisions relèvent tout de suite, dans des secteurs tranquilles, des divisions françaises aguerries qui viennent au feu.

Un nouveau groupe d'armées franco-britannique, créé sous le général Fayolle, réussit à « colmater » la brèche largement ouverte sur Paris et grâce à des prodiges d'héroïsme, à des sacrifices douloureux aussi, maintient la liaison entre Anglais et

Français et arrête net la puissante offensive de Hutier.

Or, l'arrêt paraît bien définitif de ce côté : sur les 90 divisions allemandes qui se trouvaient dans cette région, 83 au moins ont été engagées et durement éprouvées. Rien n'étaie plus les colonnes d'assaut; l'offensive allemande est à bout de souffle : elle a échoué. Humbert et Mangin ont sauvé Paris.

Le haut commandement allemand en vient alors à une conception plus modeste, exactement proportionnée à l'importance de ses ressources. Paris est décidément trop inaccessible et 80 kilomètres constituent un front trop étendu pour des réserves appauvries. *Amiens* va être le nouvel objectif, et le front d'attaque ne sera plus que de 40 kilomètres.

Ce nouvel effort se produit entre le *4* et le *8 avril* et il est enrayé comme le précédent, après des combats furieux. Comme celle de Paris, la route d'Amiens est barrée ; les réserves allemandes s'épuisent : plus de 100 divisions ont déjà plus ou moins fondu dans la fournaise.

Hindenburg ne se lasse pas... *Amiens* est inaccessible ; on ne peut plus attaquer sur 40 kilomètres. On va foncer avec 20 divisions sur le front de 25 kilomètres qui s'étend d'*Ypres* à *La Bassée.* Objectifs : *Calais* et *Dunkerque,* c'est-à-dire refoulement de la gauche anglaise et isolement de l'armée belge.

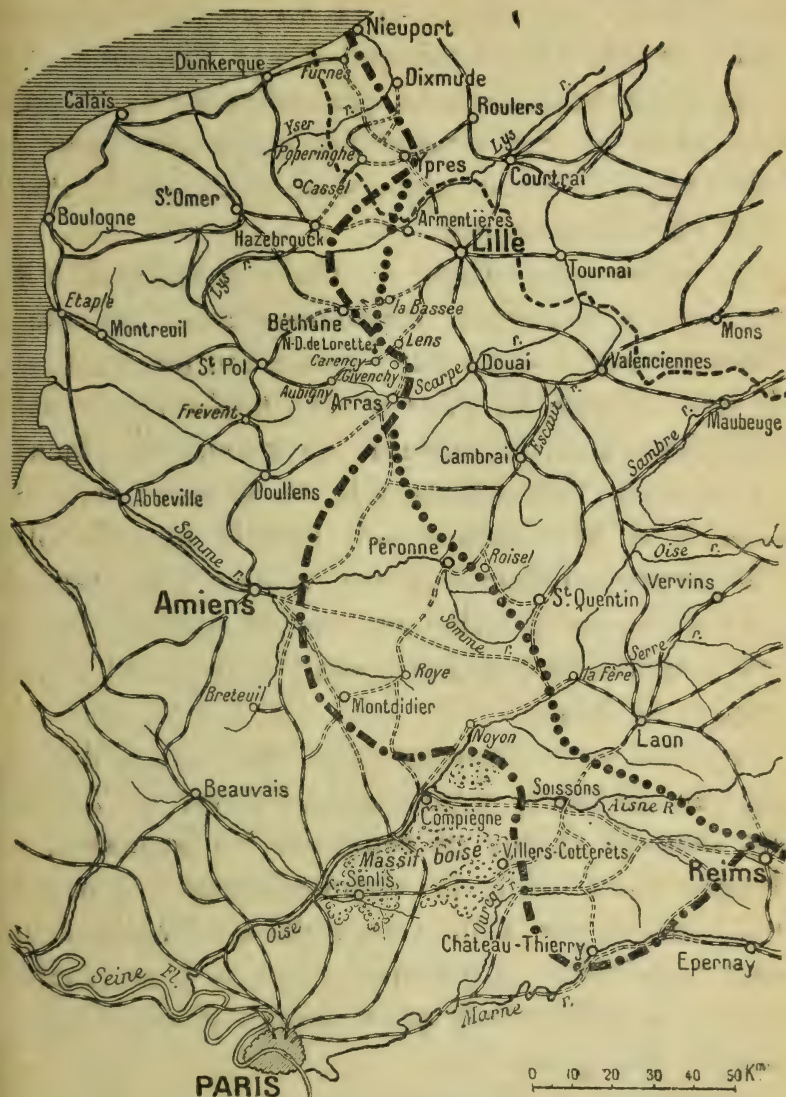
Le *9 avril,* une division portugaise est bousculée

et entraîne dans sa retraite les cinq divisions de la Ire armée britannique. L'ennemi franchit la Lys et pousse jusqu'au pied du mont *Kemmel*.

Mais le déplacement méthodique des objectifs allemands vers le nord a déjà depuis longtemps orienté le général Foch, dont l'esprit alerte évolue avec plus de souplesse. Goutte à goutte, parce que la voie ferrée d'*Amiens* est sous le canon de l'ennemi, des réserves françaises ont été acheminées depuis longtemps vers le Nord, et déjà le détachement d'armée du général de Mitry étaie l'armée anglaise.

Ce sont des combats acharnés. A la *fin d'avril*, les armées allemandes du Nord, qui ont jeté dans la bataille un minimum de 150 divisions dont 50 ont été engagées deux ou trois fois, qui ont subi de lourdes pertes et chez qui des signes non équivoques de fatigue morale commencent à se manifester, cessent leurs assauts. Malheureusement, l'armée britannique, de son côté, est trop épuisée et trop réduite pour pouvoir passer à l'offensive. D'autre part, les réserves françaises sont appauvries et l'affaiblissement de l'armée anglaise oblige le général Foch à en maintenir une partie dans le Nord ; en outre, les communications trop précaires rendent les manœuvres difficiles. L'armée américaine grossit rapidement, il est vrai, et tous les jours 6.000 à 8.000 hommes débarquent dans nos ports, mais ce ne sont pas là des soldats. De son côté, l'Italie, qui déclare avoir encore besoin des

deux divisions françaises que nous avons chez elle,



BATAILLE DE FRANCE (21 MARS-15 JUILLET 1918)

ne peut envoyer que deux divisions italiennes à notre secours.

En somme, après cette première passe d'armes, les Alliés n'ont encore, à la *fin du mois de mai*, que 172 divisions à opposer à 212 divisions allemandes reconstituées. Le généralissime ne dispose pas de la réserve stratégique nécessaire pour la victoire, et la double menace de l'ennemi sur Paris et sur la côte demeure.

La menace sur Paris ne tarde même pas à se préciser. L'une des conséquences de la « poche » obtenue vers *Amiens* par l'armée Hutier, avait été de créer, entre *La Fère* et *Montdidier*, une base offensive d'une quarantaine de kilomètres, face à Paris, avec l'*Oise* comme axe de marche ; or, cette base était inutilisable tant que le massif boisé *Compiègne — Villers-Cotterêts* restait à la disposition d'un manœuvrier comme le général Foch ; toute opération sur Paris était à la merci d'une attaque de flanc.

Il fallait donc encercler cette zone trop difficile à attaquer de front, et pour cela, enlever le *Chemin des Dames*. Obligé de renforcer les points où le danger était vital, le commandement français, comptant ici sur la force naturelle du terrain, avait étalé 5 divisions en première ligne et 4 en réserve sur les 40 kilomètres qui séparent *Anizy-le-Château* de *Berry-au-Bac*.

Le *27 mai*, 22 divisions allemandes se ruaient à l'assaut de ces positions, en balayaient les défenseurs et, dès le deuxième jour, progressant de 12 kilomètres, bordaient la *Vesle*. Le *29 mai*, l'ennemi

enlevait *Soissons;* le *31,* il forçait l'*Ailette* et, le *1er juin,* il entrait à *Château-Thierry,* bordant le cours de la *Marne* depuis cette ville jusqu'à *Dormans.*

Désormais, l'ennemi possède une deuxième base d'opérations entre *Soissons* et *Château-Thierry,* qui vise *Paris* avec la *Marne* comme axe de marche. La capitale est le centre d'une circonférence d'une soixantaine de kilomètres de rayon, d'où les vagues allemandes sans cesse renouvelées déferlent maintenant contre les massifs de *Laigle,* de *Compiègne* et de *Villers-Cotterêts* que nos troupes défendent héroïquement.

Des canons d'une puissance inusitée jusque-là déversent même quotidiennement sur *Paris* des tonnes d'explosifs qui éventrent des églises, écrasent des usines et des maisons particulières, creusent d'énormes entonnoirs dans les avenues paisibles et font de nombreuses victimes parmi les femmes et les enfants. Le haut commandement allemand prétend ainsi sonner le glas de la France ; il annonce au monde ce que sera la victoire allemande.

Mais la France, sous l'énergique impulsion de M. Clemenceau, reste ferme et maintient entière sa confiance dans les hommes de fer à qui elle a remis ses destinées. Quant au général Foch, jamais sa foi communicative n'a été plus ardente, son esprit plus calme et plus lucide, son œil plus clair.

La chute de *Château-Thierry,* en coupant la voie

ferrée de *Paris à Nancy*, va rendre, il est vrai, nos relations encore plus lentes entre les parties orientale et occidentale du front; nos réserves seront plus lentes à se mouvoir : nos troupes devront donc, encore pendant quelque temps, résister sur place au prix de sacrifices parfois pénibles d'hommes et de terrain, mais tout s'arrangera. Avec de l'activité et de l'ingéniosité, les renforts arriveront encore avant que l'ennemi ait pu triompher de la résistance de nos « Poilus », et, en définitive, nous serons vainqueurs, c'est évident. Tout le monde sait et comprend cela.

Mais ce que le général Foch ne dit pas, c'est que, pressentant une faute de l'ennemi, il se hâte en ce moment de masser ses réserves dans le massif de *Villers-Cotterêts* où il prévoit sous peu la possibilité de tenter une manœuvre sur lignes intérieures contre l'une des deux branches de la tenaille ou contre le centre allemands.

Des troupes accourent de l'Est, du Centre, du Nord même... Des divisions américaines à peine instruites assurent la défense de larges secteurs, tandis que sur toute la ligne, du *2* au *15 juin*, nos troupes résistent à de formidables assauts dirigés d'abord contre *Reims*, puis contre *Compiègne*, enfin contre *Villers-Cotterêts*.

Après ces furieux combats, Hindenburg n'a plus à sa disposition, comme masse de manœuvre, que trois divisions fraîches et une trentaine de divisions plus ou moins fatiguées.

b) **La contre-offensive décisive.** — A la tempête succède le calme : l'ennemi est à bout de souffle, et le général Foch constitue sa masse de manœuvre dans la région de *Compiègne.*

La « poche » de *Château-Thierry* paraît être le point faible du dispositif allemand, car, *Reims* ayant résisté à tous les assauts, l'ennemi ne dispose d'aucune voie ferrée commode pour y alimenter la bataille en hommes et en matériel. C'est donc là que Foch frappera, le *18 juillet,* et il prépare pour cette date une offensive de grande envergure, face à l'Est, sur un front de 40 kilomètres, entre l'*Aisne* et *Belloy.*

Or, dans la première quinzaine de *juillet,* nos aviateurs ont signalé une activité inaccoutumée de l'ennemi dans les bois au nord de *Dormans.* Les Allemands accumulent dans cette région des hommes, des canons monstrueux, des munitions et des bateaux nécessaires pour franchir la *Marne.* Ils préparent évidemment une nouvelle et formidable ruée sur *Paris* par le sud de cette rivière, région qu'ils savent sans défenses et dépourvue de troupes.

Informé de ces dispositions, le généralissime refuse de rien changer aux siennes. Il refuse surtout de renforcer outre mesure la défense de la Marne. Si l'ennemi commet la faute de lancer ses réserves au sud de la rivière, tant mieux; ces forces ne seront plus face à la forêt de *Villers-Cotterêts,* et la « poche » allemande sera en grand danger.

Encore une fois : bataille = lutte de deux volontés. On verra ce que donne : volonté de Foch contre volonté de Hindenburg.

Mais en refusant d'étayer la défense de la Marne, ce qui ne pouvait qu'inciter l'ennemi à se ruer de ce côté avec la masse de ses réserves, le professeur de tactique générale à l'École de guerre n'a-t-il pas eu présent à l'esprit, dans un éclair de génie, le souvenir de Napoléon refusant d'étayer, le jour d'Austerlitz, la droite de son armée, quand Davout repliait cette droite vers les étangs, attirant à sa poursuite les réserves russes qui évacuaient du même coup le plateau de Pratzen? Ceci demeurera peut-être son secret. En tout cas, la belle manœuvre qui va commencer, et que la victoire décisive couronnera, est bien le grandiose développement de l'opération dont la journée d'Austerlitz avait été l'éblouissante représentation cinématographique.

Le *15 juillet,* les Allemands franchissent la Marne et s'empressent, à grand renfort d'hommes et de matériel, d'exploiter leur victoire en poussant hardiment vers le sud...

Et le *18 juillet,* dès l'aube, au jour et à l'heure fixés depuis longtemps, Mangin et Degoutte, dont les tirailleurs sont précédés d'un barrage roulant et accompagnés de chars d'assaut, débouchent de la forêt de *Villers-Cotterêts* et enfoncent au nord de Soissons, sur un front de 20 kilomètres, le centre allemand anémié. Le *19 juillet* au soir, les

deux armées françaises avaient capturé 20.000 prisonniers et 400 canons !

En Champagne, la ruée allemande déferlant sur un front de 50 kilomètres a été disloquée, grâce à l'héroïsme des avant-postes de Gouraud, dont le sacrifice sublime dépasse tout ce que l'antiquité nous a légué de plus grand. De ce côté aussi, l'offensive ennemie est irrémédiablement brisée. « *Coup dur pour l'ennemi; belle journée pour la France* », dit le général Gouraud dans l'ordre du jour où il remercie ses héroïques soldats.

Hindenburg recule. En toute hâte, les Allemands évacuent la rive sud de la *Marne*... Le 21, ils lâchent *Château-Thierry* devant une attaque franco-américaine. Le 27, ils s'éloignent pendant la nuit de la fatale rivière qui, encore une fois, leur a été funeste... Le *29*, pressés de front et de flanc, ils s'alignent sur l'*Aisne* et sur la *Vesle* depuis *Soissons* que Mangin a repris, jusqu'en aval de *Reims*, la glorieuse cité, horriblement mutilée, mais victorieuse.

Ce fut, dans le monde entier, un immense élan d'enthousiasme. Quant à la France, elle sentit que la victoire avait entr'ouvert ses ailes, et c'est avec une profonde émotion qu'elle applaudit à l'initiative de M. Clemenceau, quand il proposa, le *6 août*, au président de la République, de faire du général Foch un maréchal de France.

« La dignité de maréchal de France », disait le rapport du président du Conseil, « ne sera pas seu-

lement une récompense pour les services passés; elle consacrera mieux encore dans l'avenir l'autorité du grand homme de guerre appelé à conduire les armées de l'Entente à la victoire définitive. »

De ce sublime acte de foi, le maréchal Foch allait faire une réalité.

Les opérations qui vont suivre sans arrêt revêtent un caractère particulier d'activité nerveuse, de vigueur et de merveilleuse précision. Le maréchal va enfin prouver par l'action que les principes de l'art de la guerre sont immuables; que le fond de son enseignement de l'École de guerre n'a rien perdu de sa valeur; que la conception napoléonienne, claire et souple, a conservé toute sa force, en dépit du formidable appareil et des lourdes créations de la guerre industrielle germanique.

La bataille est déchaînée sur près de 800 kilomètres, de la mer du Nord à la Suisse; toute la ligne est en feu, et la moitié du territoire français résonne, jour et nuit, du grondement ininterrompu du canon. Or, comme les attaques se succèdent en dix endroits différents et souvent se superposent, que tout semble décousu dans ce drame gigantesque, on est tenté de supposer que chacun doit pousser droit devant soi, suivant son tempérament, et qu'ainsi l'avance, décidément générale sur tout le front est probablement due à l'initiative des commandants de secteurs, tout au plus à celle des généraux commandants d'armées... Un examen plus attentif prouve qu'il n'en est rien, qu'une seule

volonté a tout animé, qu'un seul cerveau a tout dirigé, suivant une méthode rigoureusement logique.

Nous avons montré l'ennemi accroché au sol français par quatre lignes principales de défense. Nous allons voir le maréchal refouler partout les armées allemandes derrière la ligne Hindenburg, puis percer cette formidable barrière et, attaquant vigoureusement tous les points de moindre résistance, enfoncer ou déborder les lignes suivantes, pousser toujours de l'avant, frapper sans cesse, de façon à ne pas laisser à l'adversaire le temps de se ressaisir, de reconstituer ses réserves et de les faire manœuvrer; cela jusqu'à ce que l'ennemi, finalement rejeté de toutes ses tranchées, privé de la moitié de son artillerie, soit réduit à merci.

Quant aux procédés employés pour obtenir ces efforts surhumains de troupes fatiguées et de réserves décimées; pour réaliser, malgré le mauvais état ou l'encombrement de voies ferrées dont il a fallu arracher une partie à l'ennemi, le transport rapide des unités, du matériel et des munitions nécessaires à chaque coup de bélier; pour accomplir, en un mot, avec dix-neuf armées représentant un effectif global de plus de 6 millions d'hommes, le merveilleux tour de force qui fut accompli sur l'Yser avec cinq armées en 1914, là sera certainement pendant plus d'un siècle, pour les hommes de guerre, un sujet inépuisable d'études et de méditations.

Le refoulement sur la ligne Hindenburg et la réduction de la redoutable poche *Albert—Montdidier—Noyon* sont définitivement acquis le *24 septembre*. Ce résultat est l'œuvre de six offensives franco-britanniques :

1° Le maréchal engage ce qu'il a appelé « l'aventure d'Amiens » en poussant en avant sir Henri Rawlinson et le général Debeney entre *Albert* et *Montdidier*. Aviation, grosse artillerie, chars d'assaut, tout est mis en œuvre, et en outre une fougue endiablée. On avance de 12 kilomètres : on enlève *Lihons*, *Le Quesnoy-en-Santerre*.

Comme l'attaque est essoufflée, le maréchal lance la 3e armée entre l'*Aisne* et l'*Oise*. Humbert est un peu inquiet ; il n'a aucune réserve... « Allez-y tout de même », dit le maréchal. Et il y va. Il va même plus loin que le maréchal n'avait osé le lui demander. Il avait ordre de pousser sa gauche de 3 kilomètres dans les organisations ennemies ; il progresse de 12 kilomètres. Toute la 3e armée se porte en avant. *Ribécourt* est pris, puis *Canny-sur-Matz ;* on atteint l'*Oise* au sud-est de *Noyon ;*

2° Le *22 août*, nouvelle offensive anglaise entre *Albert* et *Bray-sur-Somme*. *Albert* est pris ; nos alliés parviennent jusqu'aux abords de *Bapaume*. En même temps, une vigoureuse attaque française progresse jusque sur l'*Ailette*, enlève *Roye* et *Lassigny*. Débordé, étourdi, désemparé, von Hutier recule, le *29 août*, jusque sur la ligne *Péronne—Noyon ;* même, pour ne pas compromettre l'har-

monie d'une belle retraite, il n'ose pas défendre *Noyon*. De son côté, le *30*, von der Marwitz abandonne *Bapaume* et *Combles;*

3° C'est le moment de déclencher une grande attaque dans le Nord. Le généralissime la demande au maréchal Haig. Celui-ci, qui est ardent cependant, hésite aussi : « ...Mais c'est que je n'ai pas grand'chose ! » — « Allez-y tout de même », répond Foch. Et sir Douglas Haig lance Horne et Byng sur la Scarpe, le *26 août,* ce qui amène un repli immédiat de von Quast entre *Bailleul* et *Béthune;*

4° Le *6 septembre,* c'est Rawlinson et Debeney qui reprennent le mouvement entre *Péronne* et *Ham;* l'ennemi lâche *Ham* et *Tergnier;*

5° Haig reprend, le *18 septembre,* une attaque qu'il déclenche vers *Gouzeaucourt,* sur un front de 20 kilomètres, et qui conduit les « tommies » devant les fils de fer de la ligne Hindenburg;

6° Enfin, le *24 septembre,* une vigoureuse offensive de Rawlinson et de Debeney, entre la *Somme* et l'*Omignon,* refoule von Hutier derrière la grande barrière, face à *Saint-Quentin.*

A cette date du *24 septembre,* les opérations préliminaires sont terminées, et sur un front de 160 kilomètres, depuis la mer jusqu'à l'Aisne, nos armées, fatiguées et réduites peut-être, mais dont le moral est exalté, sont à pied d'œuvre devant la ligne Hindenburg.

Dès cette date, l'Allemagne, qui jusque-là se croyait toujours à la veille de la victoire, se sent

vaincue. Elle ne peut même plus menacer; les gros canons qui tiraient sur *Paris* se sont tus.

La voilà bien, avec toute la splendeur d'une apothéose, l'application intégrale du grand principe : « *Plus on est faible, plus on attaque* » et de cet autre, tiré des leçons de Gravelotte : « *Dans cette course constante à* l'ascendant moral,... *il s'agissait de répéter les actes agressifs nécessaires, toute une journée, et cela en l'absence de fortes réserves... On y a pourvu par des actes isolés, au lieu d'ensemble... A défaut d'un grand ensemble auquel on a dû renoncer, on a réalisé des ensembles partiels... Victoire morale, faite d'énergie et d'action...* »

Il faut dire que déjà la ligne Hindenburg porte deux brèches : le *2 septembre,* en Artois, les bataillons de Horne, précédés des terribles « tanks », l'ont écrasée et ont pénétré fort avant dans le système *Drocourt—Quéant,* juste au point de raccordement des trois premières lignes. C'est un succès que le maréchal Foch saura exploiter en temps utile...

Le *12 septembre,* en Argonne, une brillante offensive franco-américaine, appuyée par nos chars d'assaut, a pris von Gallwitz au dépourvu, réduit la hernie de *Saint-Mihiel* et conduit les Américains jusque devant la *Michel Stellung*. Cette victoire a mis à notre disposition la voie ferrée *Verdun—Nancy* et amélioré d'une manière sensible les communications dans la partie orientale de notre front.

Le *26 septembre,* c'est entre la Suippe et l'Argonne que l'armée Gouraud progresse de 12 kilomètres, appuyée par une magnifique offensive de la jeune armée américaine de Ligget, au delà de l'Argonne.

Maintenant, de la mer à l'Aisne, c'est contre les secteurs *Wotan, Siegfried* et *Alberik* que les assauts se multiplient. Nous avons dit que, le *2 septembre,* Horne avait pénétré dans *Wotan.* Le maréchal Foch donne, le *27 septembre,* le signal d'un nouvel effort de ce côté, et les terribles « tanks » pénètrent, cette fois, jusqu'à la deuxième ligne de défense, devant *Cambrai.*

Prise à revers, toute la partie de *Wotan* qui s'étend jusqu'à *Lille* n'est plus défendable. Von Quast l'évacue entre *Armentières* et la *Scarpe.*

Aussitôt, le *28 septembre,* le maréchal déclenche jusqu'à la mer une offensive franco-belge. Sixt von Arnin défend à peine ses positions. Cette armée, menacée sur son flanc gauche, est inquiète, sinon encore démoralisée. Le groupe d'armées du roi Albert progresse facilement dans le dédale inextricable des *Franken, Preussische* et *Bayerische Stellungen,* ce qui dégage largement *Ypres, Armentières* et *Lens.*

Alors, le *2 octobre,* Debeney enlève *Saint-Quentin;* le *31 octobre,* Horne attaque sur 13 kilomètres vers *Le Catelet* et *Sequehart* et pénètre profondément dans le secteur *Siegfried,* qui est définitivement percé le *9 octobre.*

Le *30 septembre,* Mangin a refoulé l'aile droite

du Kronprinz impérial, dans la région difficile de l'*Ailette,* et, entre Vesle et Aisne, sur un front de 15 kilomètres, les bataillons de Berthelot ont progressé dans les réseaux de fil de fer allemands. Le *4 octobre,* ils ont débordé le flanc droit des armées de Champagne, et le Kronprinz évacue une zone de 45 kilomètres de développement sur 15 kilomètres de profondeur, abandonnant *Laon* à l'ouest, tandis qu'à l'est, menacé d'être pris à revers par une nouvelle offensive américaine il s'éloigne des ruines glorieuses de *Reims.*

Ludendorf sent que maintenant rien n'arrêtera plus la catastrophe. Le nouveau chancelier, le prince Max de Bade, aurait voulu formuler académiquement un programme de paix, en discuter les termes avec l'Amérique... Il s'y oppose : la situation militaire ne permet pas d'atermoiements ; si l'on veut gagner le temps nécessaire pour dégager l'armée et limiter le désastre, il faut demander un armistice. Max de Bade s'exécute donc le *5 octobre.*

Cette manœuvre diplomatique ne semble pas, aux yeux du maréchal Foch, constituer une raison suffisante pour ralentir les opérations militaires.

Le *12 octobre,* un seul secteur de la ligne Hindenburg, l'*Alberik Stellung,* résistait encore. C'était dans la région de *La Fère,* où la puissance de la première ligne était renforcée par le voisinage immédiat de la seconde, organisée en réduit. Mais déjà ce formidable réduit est débordé au nord par les colonnes anglaises débouchant de *Saint-Quentin,*

au sud, par les colonnes françaises débouchant de *Laon.* Il n'est donc même pas défendu, pas plus que *La Fère,* quand cette place, attaquée plus méthodiquement, aurait pu tenir nos armées en échec pendant plusieurs jours.

Le *13 octobre,* c'est *Dixmude,* où quelques bataillons allemands se sont accrochés, qui est enlevée par une offensive franco-belge. L'armée de von Arnin doit donc se replier sur Lille, évacuant les derniers éléments de tranchées qu'elle tenait encore vers la mer, et abandonnant aux mains de nos alliés 12.000 prisonniers avec un matériel considérable.

Le flanc droit des armées allemandes est découvert et une manœuvre débordante devient possible, prenant à revers tout ce savant dispositif de lignes de défense orienté vers le sud-ouest, direction des convoitises allemandes. Cette manœuvre est même accentuée par un débarquement de la flotte britannique de l'amiral Keyes, exécuté le *16 octobre* dans le port d'*Ostende,* d'où l'ennemi vient de s'enfuir en toute hâte, oubliant ses canons et ses magasins et où la population endélire a désarmé ses retardataires. Elle est renforcée par un mouvement offensif de l'armée franco-belge qui fait tomber *Thourout, Thielt, Courtrai* et conduit les Alliés au sud de la *Lys,* tandis que von Arnin se replie derrière la *Deule,* abandonnant la côte et ses batteries jusqu'au canal de *Bruges.*

Le haut commandement allemand ne peut plus

désormais compter, pour prolonger la résistance de ce côté, que sur des lignes d'eau. Ses formidables organisations sont dépassées et la plaine se déroule toute grande devant les escadrons alliés qui éclairent, dès le *19 octobre,* sur un front de 60 kilomètres l'offensive générale du groupe d'armées des Flandres, que le maréchal Foch lance en direction de *Gand* .

Le *20 octobre,* la situation générale se résume ainsi : la ligne *Hindenburg* n'existe plus, depuis la mer jusqu'à l'Argonne ; toute la partie nord de la *deuxième ligne* est en notre pouvoir jusqu'à *Rethel,* sur une étendue de 160 kilomètres, et même, ce jour-là, une puissante attaque de Guillaumat va enlever la *Hundingstellung* sur un front de 50 kilomètres dans la région de *Sissonne;* la *troisième ligne* est encore à peu près intacte, sauf vers *Le Cateau,* mais elle est prise à revers par la grande attaque débordante qui progresse dans le nord et qui, parvenue déjà à *Tourcoing* et à *Roubaix,* menace également la *quatrième ligne.*

La défaite de l'Allemagne, écrite nettement sur le terrain, ressort d'une manière tout aussi lumineuse de l'examen des disponibilités allemandes. Le haut commandement a en ligne 160 divisions réduites, ce qui est peu pour tenir un front de 750 kilomètres. Sur ce nombre, il a 31 divisions en réserve de secteur, pour assurer les relèves et donner aux troupes le repos indispensable, et il ne lui reste plus, comme masse de manœuvre, que

10 divisions épuisées, au lieu de 24, dont il disposait encore le *2 octobre,* et de 45 qu'il avait le *15 août.* Au contraire, de notre côté, aux 105 divisions françaises, aux 60 divisions anglaises, aux 12 divisions belges, aux 2 divisions italiennes, se sont déjà jointes 26 divisions américaines, d'un effectif double, tandis que 10 autres sont sur le point d'intervenir, soit un total de 215 divisions, équivalant sensiblement comme effectif à 251 divisions allemandes. Il n'est plus possible de conserver la moindre illusion ni de fermer les yeux. Ludendorf prend peur devant l'effondrement complet de son système de défense et la menace de la manœuvre débordante à laquelle il ne peut pas répondre. Il déclare la situation désespérée, et le Reichstag, dans deux séances orageuses, est averti les *24* et *25 octobre* de l'imminence d'une catastrophe.

Les conditions de l'armistice imposé par les Alliés et communiqué par le maréchal Foch aux plénipotentiaires allemands, soulignent la défaite. Il ne s'agit plus de propositions de paix, il s'agit bel et bien d'une *capitulation* en tout point semblable à celle qu'a signée la Bulgarie et que l'Autriche est prête à accepter. Il faut livrer la flotte, orgueil du pangermanisme, évacuer la Belgique, la France, y compris l'Alsace-Lorraine ; il faut laisser l'armée française occuper *Metz* et *Strasbourg,* accepter que les armées alliées tiennent des têtes de pont sur le Rhin, livrer 5.000 canons et un matériel considérable.

Or, le maréchal Foch frappe toujours, de plus en plus vite, de plus en plus vigoureusement, enlevant à Ludendorf toute liberté d'action, toute possibilité de se ressaisir. Le grand État-major allemand n'aurait qu'une chance d'éviter le coup fatal, ce serait d'évacuer largement du pays et d'aller, par une marche ultra-rapide, reformer ses armées beaucoup plus loin, derrière la *Meuse,* par exemple. Il a exécuté des manœuvres semblables de la Marne à l'Aisne en 1914, dans la Somme en 1917... Aujourd'hui, talonné sans répit par nos troupes épuisées, décimées, à bout de souffle, mais que surexcite l'idée de la victoire et que pousse toujours en avant une volonté de fer, il n'y peut parvenir. Les unités se dégagent comme elles peuvent, reculent de même, quelquefois en fuyant, toujours laissant derrière elles des hommes et une énorme quantité de matériel.

Le *28 octobre,* entre *Sambre* et *Serre,* c'est une zone de 8 kilomètres sur 25 kilomètres de front que Hutier abandonne à Debeney, pour éviter d'être percé, mais sans que Debeney perde le contact... Le *2 novembre,* c'est l'armée britannique qui encercle *Valenciennes,* point d'appui de droite de la quatrième et dernière ligne de défense... Le *5 novembre,* Horn, Byng, Rawlinson et Debeney déclenchent un formidable assaut sur 60 kilomètres, entre *Valenciennes* et *Guise.* Cette brillante opération procure 13.000 prisonniers. *Landrecies,* la *forêt de Mormal,* les dernières défenses de la

troisième ligne, sont enlevées. Ce même jour, au nord de l'Argonne, les Américains ont progressé de 5 kilomètres sur 30 et le groupe d'armées du roi Albert menace *Gand.*

En butte à la colère de toute l'Allemagne, Ludendorf a cédé les fonctions de premier Quartier Maître général au général Groener, mais ce dernier n'est pas plus heureux que son prédécesseur. En vain, le *2 novembre,* Hindenburg adjure-t-il solennellement l'Allemagne de faire un dernier effort pour sauver l'honneur... L'Allemagne est décidée à capituler. En vain, le *5 novembre,* tandis que croulait la troisième ligne de défense, le vieux maréchal fait-il créer un conseil de défense nationale afin d'organiser la lutte à outrance... Groener, pour éviter le coup de massue final, réclame, lui aussi, la signature immédiate de l'armistice, à n'importe quel prix, et, pour gagner un jour, il recule depuis *Valenciennes* jusqu'à la *Meuse,* sur une profondeur de 8 à 10 kilomètres, suivi pas à pas par les colonnes ardentes de Debeney, de Humbert, de Guillaumat, de Gouraud, de Pershing, de Mangin...

Le *7 novembre,* l'armistice n'étant pas encore signé, il recule avec *Valenciennes* comme pivot. Au centre, le repli est de 18 kilomètres; à droite, la 40e division de l'armée Gouraud entre à Sedan.

Foch ne desserre pas son étreinte : « *La victoire,* a-t-il dit un jour, *est un plan incliné; à condition de ne pas arrêter le mouvement, le mobile va augmentant de vitesse...* »

Le *9 novembre,* le repli se précipite entre *Gand* et la *Meuse ;* nos escadrons lancés en fourrageurs capturent des trains entiers de matériel et d'approvisionnements. Nos armées avancent sur toute l'immense ligne; une dernière offensive est prête dans l'Est où le groupe de Castelnau doit frapper en liaison avec l'armée américaine, la moins éprouvée de toutes. Vraisemblablement, ce choc, produit par des troupes jeunes et ardentes contre des unités fatiguées, démoralisées, réduites et à court de munitions, va amener la rupture du centre, l'irruption des masses alliées par la brèche ouverte et la capture des cinq armées du Kronprinz de Bavière, encore attardées en Belgique. Pour éviter la déroute désormais inévitable, il faut capituler avant vingt-quatre heures.

Le *11 novembre,* l'armistice est signé : *l'Empire allemand capitule sans conditions.*

Donc, la victoire du maréchal Foch, la plus grande, la plus complète de l'histoire, n'a pas eu la physionomie que l'usage a consacrée aux victoires dans le cours des siècles : attaque décisive, rupture de l'ennemi, sa fuite, la poursuite... Elle n'a pas eu cette physionomie, parce que l'Allemagne, nation armée, a capitulé tout entière pour éviter la destruction de ses troupes.

C'est bien ainsi, encore que la France, en 1871, ait cru devoir continuer, même après l'écrasement complet de son armée, la lutte pour l'honneur, et qu'elle doive en grande partie à cette constance le

rayonnement actuel de sa gloire. C'est bien, mais ce que l'on ne saurait, à la lumière éclatante des faits, ni laisser dire ni laisser penser, *c'est que l'armée allemande n'a pas été vaincue*. Il faut bien savoir que, *si des régiments allemands ont pu passer sous des arcs de triomphe à leur retour dans des villes allemandes, c'est uniquement parce que la capitulation de l'Allemagne tout entière les avait sauvés du désastre*. L'armée de Bazaine n'a pas été vaincue, elle non plus, en 1870; elle a même été victorieuse à *Borny,* à *Rezonville,* à *Ladonchamps,* et ailleurs, puis son chef a capitulé. L'idée ne nous est jamais venue de dire que l'armée de Metz n'avait pas été vaincue !

Et ce fut bien là le sentiment des représentants de la nation. Le *11 novembre,* quand le président du Conseil, M. Georges Clemenceau, le dernier et glorieux survivant des protestataires de l'Année terrible, vint donner lecture, à la tribune, du texte de l'armistice, ils lui répondirent par l'ordre du jour suivant, adopté d'enthousiasme par 495 voix :

Les armées de la République et leurs chefs;

Le citoyen Georges Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre;

Le maréchal Foch, généralissime des armées alliées,

Ont bien mérité de la patrie.

La brillante carrière du maréchal Foch n'est pas terminée. Ses armées montent en ce moment une

garde vigilante, le long du Rhin, veillant à ce que l'Allemagne vaincue remplisse exactement les engagements qu'elle a pris. En même temps, autour du tapis vert, se discutent les statuts du monde nouveau. Le maréchal est là, lui aussi, conseiller écouté des diplomates, toujours sur la brèche, jusqu'à la fin ; et la présence du grand soldat aux délibérations de ce Congrès où tant d'intérêts différents sont en jeu et se choquent, est un sûr garant que la France ne sera pas frustrée des bénéfices de la victoire, qu'elle a si chèrement achetée du plus pur de son sang.

Janvier 1919.



LA BATAILLE DE FRANCE
(22 Mars – 11 Novembre 1918)
Légende
Lignes de défense allemandes
Ligne Hindenburg
2e Ligne
3e –
4e –
Lignes intermédiaires et bretelles
Avance allemande le 18 Juillet 1918
Ligne française le 15 Septembre
– 1er Octobre
– 15 Octobre
– 1er Novembre
– 11 Novembre (Armistice)
BRUXELLES
PARIS
Ostende
Bruges
Thourout
Thiet
GAND
Furnes
Dixmude
Dunkerque
Calais
Roulers
Ypres
Courtrai
Hazebrouck
Bailleul
Armentières
Tourcoing
Roubaix
Tournai
LILLE
Boulogne s/ Mer
Béthune
La Bassée
Douai
Valenciennes
Mons
Charleroi
Namur
Liège
MAASTRICHT
AIX-LA-CHAPELLE
COLOGNE
Rhin
Meuse
Lys
Escaut
Ypser
Sambre
St Pol
Aubigny
Carency
Souchez
Vimy
Scarpe
ARRAS
Frévent
Croisilles
Doullens
Cambrai
Maubeuge
Dinant
Landrecies
Bapaume
ABBEVILLE
Somme
Albert
Combles
Le Cateau
Guise
Hirson
Roisel
Péronne
Estrées
Lihons
Chaulnes
AMIENS
Dury
Moreuil
Ham
St Quentin
Vervins
Oise
Omignon
Nesle
Roye
Sarcus
Montdidier
La Fère
Tergnier
Chauny
Lassigny
Noyon
Ribécourt
Laon
Sissonne
Rethel
Mézières
Sedan
Compiègne
Aisne
Soissons
Ailette
Berry au Bac
Vesles
REIMS
Senlis
Forêt de Compiègne
Villers Cotterets
Belleau
Château-Thierry
Dormans
Epernay
Marne
Châlons-s/-Marne
Vouziers
Montmédy
Longuyon
Virton
Arlon
LUXEMBOURG
Thionville
Briey
METZ
VERDUN
St Mihiel
Bar-le-Duc
Commercy
Toul
NANCY
Lunéville
Meurthe
Moselle
Delme
Morhange
Benestroff
Ch. Salins
Vic
Sarrebourg
STRASBOURG
Sarrebruck
TRÈVES
COBLENZ
FRANCFORT
Main
MAYENCE
Darmstadt
Mannheim
Kaiserslautern
Carlsruhe
Esternay
Sézanne
Fère-Champenoise
Connantre
Pleurs
Marais
Vitry
Melun
Seine
Plancy
Troyes
Chaumont
Langres
Yonne
Auxerre
DIJON
Saône
Vesoul
Epinal
Remiremont
St Dié
Schlestadt
Colmar
Munster
Thann
Mulhouse
Altkirch
Belfort
BALE
Ill
Fribourg
Rottweil
ZURICH
Flandern St.
Wotan St.
Siegfried St.
Alberich St.
Hermann Stellung
Hagen Stellung
Hunding Stellung
Brunehilde St.
Kriemhilde St.
Michel Stellung

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUIN 1919

